

# NITASSINAN

NOVÈT TÈHÉT

KUNA

TARAHUMARA

22



NITASSINAN N° 22 : 1er trimestre 1990

Publication trimestrielle AUTO-FINANCEE, à but NON LUCRATIF, du CSIA (Comité de Soutien aux Indiens des Amériques), loi 1901.

ADRESSE : NITASSINAN - CSIA BP 101 75623 PARIS CEDEX 13 - FRANCE (tous envois)

DIRECTEUR DE PUBLICATION : Marcel CANTON

DEPOT LEGAL : 1er trimestre 1990 - N°ISSN 0758 6000

N° DE COMMISSION PARITAIRE : 666 59

REDACTION DU DOSSIER : -Kuna : traduction de Guilène BOSSE du dossier n°14 de "Kuna Yargi, Boletín de las CEBs", témoignage de Roberta RIVIN et reportage de Nathalie NOVIK; co-maquettage: Gisèle ALGARA

-Tarahumara : dossier conçu et réalisé par Claude PEDAILLES en collaboration avec Pierre TAILLADE.

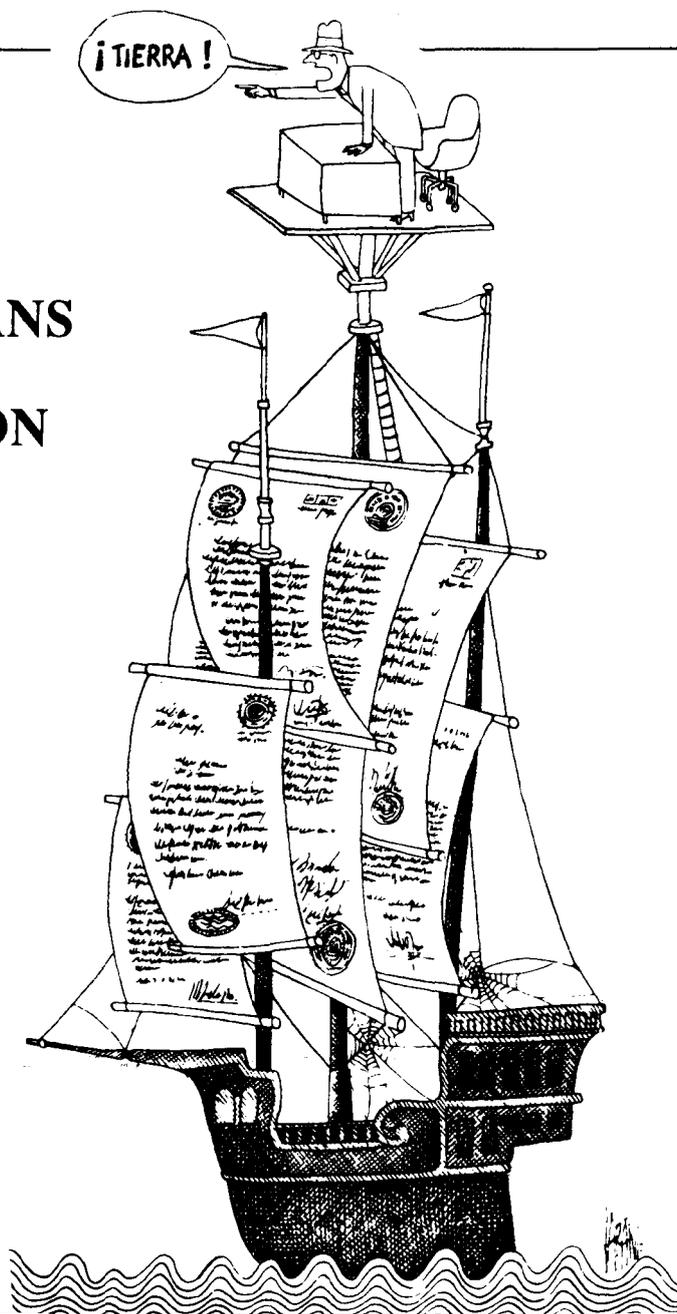
PHOTOGRAPHIES : Claude PEDAILLES (Dos de couverture), Jean-François RIPPE (p 31), Roberta RIVIN (1 de couverture).

GRAPHISMES : Sylvain DUEZ, Olivier FERRA et Jean-Yves FOISON.

**1492-1992**  
**CINQ CENTS ANS**  
**D'OPPRESSION**

"J'AI CHOISI  
D'ETRE INDIEN"

André COGNAT  
(Flammarion,67)  
(L'Harmattan,89)  
A relire...



# Avant-propos

OLOGAN des Kuna l'avait su et l'avait dit : un jour il n'y aurait plus, en KUNA YALA, de nuits tranquilles ; ILS allaient venir...

Les TARAHUMARA le savent encore et le vivent : ils sont "Les Piliers de L'Univers"...

Quand notre univers devenu inhumain sombrera-t-il, si ce n'est le soir où, physiquement et psychologiquement, le dernier des Piliers-De-L'Univers aura été assassiné ?

A deux ans d'OCTOBRE 92, Nitassinan a tenu à vous présenter ces deux Peuples autant méconnus que cernés par cette creuse avidité touristique devenue omniprésente et prête à payer à prix D'OR ses dernières "aventures". Encouragés par le silence complice des autres pays européens, déculpabilisés par la célébration annuelle de la "Fête de la Race -blanche-" dans ceux d'Amérique Latine, les gouvernements espagnols et portugais préparent dès à présent leur commémoration d'un sanglant anniversaire : les 500 ans de la "Découverte". Soyez avec nous jusqu'à cette morte saison-là, et permettez-nous ainsi de continuer à murmurer comme nous le pouvons ce que les Peuples Indiens, eux, ont DECOUVERT alors...

Pour plus d'espace, plus de temps et plus d'oxygène, Nitassinan sera, dans quelques mois, VOSGIENNE. Ferez-vous le voyage avec nous ?

M.C.

## Sommaire

PAGES :

### DOSSIER KUNA

"OLOGAN L'AVAIT SU!".....	5
"DECOUVERTE" OU INVASION ?.....	6
L'INVASION DE L'AMERIQUE, CAUSES ET CONSEQUENCES.....	11
EN TERRE KUNA AUJOURD'HUI.....	15
LES FLUTES KUNA.....	21
LE "SPIDER WOMAN THEATER!".....	23

### DOSSIER TARAHUMARA

"ENTRE RAYENARI ET MECHA".....	28
LA COLONISATION.....	29
LA SIERRA TARAHUMARA.....	30
LA TERRE VOLEE.....	33
DEMOCRATIE TRADITIONNALISTE.....	35
LA MONTAGNE TARAHUMARA, DOULOUREUSE ET BELLE.....	36
LE PIEGE DE L'AIDE.....	39
LES MOUVEMENTS INDIENS ET L'ETAT MEXICAIN.....	40
LE GUATEMALA ET "SES" INDIENS (2).....	42
LE "LAKOTA SUMMER INSTITUTE" -Juin 90.....	45
COURIR POUR LA TERRE ET LA VIE.....	46
LA GALERIE "URUBAMBA" à PARIS.....	48
<u>LE 13 OCTOBRE A PARIS</u> - SOS GUYANE INDIENNE - PARUTIONS NITASSINAN.....	49



aux Etres Humains de Gor'hey  
à la Gitte, toujours...

# OLOGAN L'AVAIT SU ... ET L'AVAIT DIT ...

Traduction : Guilène BOSSE

Comme Notre Histoire remonte très loin dans le temps, nos Hommes-Qui-Parlent essaient d'en restituer des moments différents et liés au contexte naturel.

Ologan savait que des jours très difficiles s'annonçait en ce temps-là pour son fils Iguasalibler, et il Vit qu'il devenait nécessaire de le faire Chaman. C'est ainsi qu'Iguasalibler put dès lors pénétrer les secrets de la nature et des temples sacrés, et entamer une vaillante résistance à l'oppression espagnole.

Olokanakunkiler descendit de ses collines en Urupnega, par le grand fleuve Tuile'Wale. C'est en ce lieu qu'ont vécu nos Ancêtres. Ils ramassaient l'or et le travaillaient, confectionnant des plaques entières pour couvrir les pectoraux ou encore les pointes des lances...

Olokanakunkiler fut un grand Chaman. Il avait déjà vécu de nombreuses vies antérieures. Il dit à nos Ancêtres qu'allaient arriver des hommes à la peau basanée, des barbus, d'autres de la couleur du bois brûlé, d'autres encore jaunes comme la couleur du fleuve en crue. Il dit que ces hommes mangeaient, s'habillaient et vivaient différemment de nous... Olokanakunkiler nous dit que ces hommes aborderaient les côtes de notre continent, Kuna Yala, qu'ils nous molesteraient et que nous ne pourrions plus dormir tranquilles. Et ceci, il nous le dit des milliers d'années avant que ces Espagnols ne s'abattent sur Notre Terre.

# "DECOUVERTE" ou INVASION ?

## Nos Hommes - Qui - Parlent connaissent Notre Histoire

Traduction: Guilène BOSSE

Ensuite ce fut Iguasalibler qui vint à Urupnega, avec son frère Kalib. Dans ces temps là vivaient nos Grands Ancêtres Tad Iguakunapiler, Nakikunapiler, Olosurkaliler, Masar, Tad Ursichiler, Kalub, Oloagnaitule. Nos Ancêtres continuaient à travailler l'or.

Iguasalibler était un grand Chaman qui connaissait les grandes enceintes sacrées (kalu). Et de ces grands kalus il apportait des morceaux fumés de cerf, de sanglier et invitait les Anciens.

A la porte des temples sacrés, il mit un grand chien noir, un énorme "sichagi". Ce chien était de la taille d'un sanglier. L'épouse de Iguasalibler le laissait s'appuyer sur son giron. Elle caressait la tête de l'animal alors qu'il sautait et rugissait pendant qu'Iguasalibler descendait des lieux sacrés.

Puis on enfermait à nouveau le chien alors que la porte craquait comme le tonnerre.

**Ils apportaient le feu,  
de grands couteaux  
brillants  
et des chiens  
chasseurs d'hommes.**

Au temps d'Iguasalibler vivaient aussi les aïeux : Yaidar (un Homme Qui Parle), Tunakalib, Til'la, Pila. C'est alors qu'ils ont vu arriver les hommes barbus. Ceux-ci apportaient le feu, de grands couteaux brillants, des chiens chasseurs d'hommes... Nos Ancêtres furent décapités sur leur Terre-Mère, nos Grand-Mères furent violées par ces hommes barbus. Nos graines furent volées, beaucoup de nos cases brûlées.

Mais on raconte aussi que nos Ancêtres se sont défendus. Un jour ils découvrirent que les Espagnols traversaient la rivière en se tenant à une corde très grosse. Ils arrivaient par les affluents de Tuile'Wale par



Urupnega. Nos Ancêtres devancèrent les Espagnols et coupèrent à moitié la corde en son milieu. Ils se dispersèrent dans de petits buissons en attendant l'arrivée des étrangers avec des flèches, des arcs et des bâtons bien préparés. Les hommes barbus ne tardèrent pas et traversèrent la rivière. Ils tombèrent alors dans l'eau et nos Ancêtres sautèrent sur eux et en tuèrent beaucoup. Là, dans ce fleuve, l'un d'eux fut fait prisonnier : l'un des Espagnols le transperça avec une énorme machette. Notre ancêtre mourut sur la terre ensanglantée. Les longues épées des Espagnols les coupaient comme des arbres.

## **IGUASALIBER, homme de paix**

Iguasalibler était un grand Chaman. Il voulait la tranquillité pour son peuple. Il ne pouvait pas ainsi le laisser périr parce qu'ainsi le voulaient les Espagnols. Aussi ce grand conteur chantait à nos Ancêtres les luttes d'Ibeler. Il disait que son peuple devait revenir aux stratégies, aux ruses de guerre, qu'avait employées le grand Ibeler quand il luttait contre Piler. Il fallait recourir aux plantes qui lui avaient permis de triompher de Piler.

## Un inventaire pour les Espagnols

Et afin de chercher un peu de paix Iguasalibler envoya deux messagers au lieu appelé aujourd'hui "Bogota" pour un entretien avec les Espagnols. Ce furent son beau-fils (Kandur Dumma) avec l'interprète José Guinón qui avait un peu vécu avec eux.

En ce temps là vivaient nos Ancêtres Aidar et Yaribichuar. Kandur Dumma et son interprète se réunirent avec les Espagnols. Puis ils revinrent avec le message suivant :

- Ils veulent un petit cochon, un grand chien et des graines de cacao !  
- Ils veulent que nous leur fassions l'inventaire de nos plantations de cacao, d'avocats, de citronniers. Il faut que nous leur apportions l'indication précise de tout ce que nous possédons !

Nos Ancêtres commencèrent à faire l'inventaire de tout ce qu'ils avaient, car ils étaient fatigués de mourir inutilement. Dans le village vivait aussi quelqu'un qui comprenait un peu l'espagnol, José Vagun. Lui aussi partit compter ses arbres fruitiers. Mais sur le chemin, il reçut le message de deux oiseaux (kika), et revint sans rien raconter. Il s'opposa à ce que demandaient les Espagnols et dit au peuple :

- Les Espagnols nous demandent de leur apporter un petit cochon, un grand chien de chasse et l'inventaire de tout le fruit de notre travail. Quelle est la signification réelle de tout ceci ? En fait, ils désirent savoir combien nous sommes, combien nous avons d'armes et combien de temps nous pouvons leur résister ! Ils veulent en finir avec nous.

## Conseil à UKUPNEGA

Ainsi parla Vagun à nos Ancêtres réunis en Urupnega. Alors notre peuple comprit l'intention des Espagnols.

Toujours menacés de mort, pillés, assaillis par surprise la nuit par les Espagnols, le grand Chaman Iguasalibler commença à se déplacer avec sa communauté vers Nurdargana Ukupkinnid. Nos Ancêtres vécurent dans la plus absolue tristesse de mort, de terreur. Pour les

faire fuir, on leur enlevait la terre, on brûlait leurs champs de canne à sucre. Mais nos vaillants Ancêtres ne se laissèrent pas traiter comme des animaux ; ils répondirent au feu, à l'épée, aux chiens. Peu à peu, nos aïeules commencèrent à se mêler, violentées : leurs fils blessés, moribonds, voyaient leurs mères enlevées, traînées le long du fleuve, maltraitées.

## Les Kachigan, collaborateurs

Maintenant il nous faut aussi parler des "kachigan" (les collaborateurs). Ils ne manquèrent pas non plus, à cette époque ! Les plus renommés étaient : Captan Papel'le, Obikachi, Kachitolman, Kachidii, Kachibee, Kachikuilob. Ils permettaient aux Espagnols d'entrer dans les communautés Kuna, cachant leurs intentions, parlant un peu leur langue, et devenant leurs amis. Nos Ancêtres les découvrirent et décidèrent de les éliminer. Quatre jeunes se présentèrent au village.

C'étaient les enfants des mêmes kachigan. Ils étaient décidés à éliminer leurs propres parents. Pour se donner du courage, ils se mirent d'accord :

- Tu tueras mon père et moi le tien, se dirent les quatre jeunes.



- nous dirons que nous sommes de Agla, que nous sommes de Vala, que nous sommes du fleuve, se dirent les fils des kachigan. C'est la seule façon de se libérer des Espagnols.



Comme ils étaient leurs amis de confiance, ils étaient chargés de la défense et les quatre jeunes nettoyaient les armes de leurs pères et apprenaient à s'en servir. Ils attendaient la fête des Espagnols, à laquelle leurs pères seraient conviés. Aussi en pleine fête les jeunes crièrent :

- nous sommes de Agla, nous sommes de Vala... et pointèrent leurs armes sur leurs pères. Les kachigan furent tués, les Espagnols s'enfuirent et laissèrent tranquilles pendant un long moment la communauté d'Iguasalibler. Mais nos Ancêtres voyaient dans les Espagnols leurs plus dangereux agresseurs et ils essayèrent de les tuer.

## Les Urrigan, nos Guerriers

Maintenant nous allons parler des "Urrigan". Qui étaient-ils ? C'étaient ceux qui combattaient contre les Espagnols, qui étaient les défenseurs de notre peuple. Ils étaient sélectionnés parmi les meilleurs archers, parmi ceux qui couraient le plus vite, parmi ceux qui connaissaient les forêts les plus épaisses et qui n'avaient pas peur de mourir.

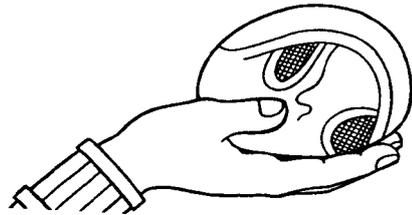
Ils cherchèrent des médecines pour courir plus vite, pour se cacher rapidement, pour ne pas se perdre dans la forêt. Certains s'isolèrent totalement de la communauté et ne voulaient rien savoir des Espagnols. C'était une discipline corporelle et mentale contre tout ce qu'ils pouvaient faire. Puis, peu à peu, nos Ancêtres les intégrèrent à nouveau dans le village et leur construisirent une case au centre de la communauté. Un jour José Vagun s'adressa aux Anciens :

- Nous devons renforcer nos flèches. Les queues sont trop longues et les arcs trop grands, et les buissons nous empêchent de courir.

Et il aida à la conception des arcs et des flèches mieux adaptés au combat.

Certains de nos Ancêtres vivaient aussi dans le Tigle du côté de l'Atlantique. Par là-bas court le Amukadiuar, par là-bas arrivèrent les Grandes Barques espagnoles.

Ce sont eux qui vécurent les premières expériences d'invasion et de pillage. En ce lieu vivaient les meilleurs Urrigan. Ils tirèrent parti des enseignements d'Ibeler. Ils recherchaient les plantes, imitaient les empreintes du tigre, utilisaient du coton afin de ne pas laisser percevoir leurs déplacements. Ils attrapèrent toutes sortes de guêpes parmi les plus vénéneuses : Iguapulu, Molipulu, Senpulu.



Depuis Tigle jusqu'à Takarkuna, ils ouvrirent des chemins de pénétration et de refuge. Un chemin emprunté par les Urrigan s'appelait Piligar. De là ils arrivaient à Paya. A Paya, les grands Chamans se réunissaient pour chanter l'amour de la Terre-Mère, la lutte de nos aïeux. Ils continuaient ensuite à Urupnega où résidaient d'autres grands chefs qui leurs rappelaient les combats de Ibeler. Les Chamans soutenaient nos Urrigan. Beaucoup d'entre eux tombaient de sommeil.

- pourquoi tombez-vous de sommeil ?  
- nous chassons des rats, disaient, en s'excusant, nos Urrigan.

## Les Chamans se réunirent à Paya

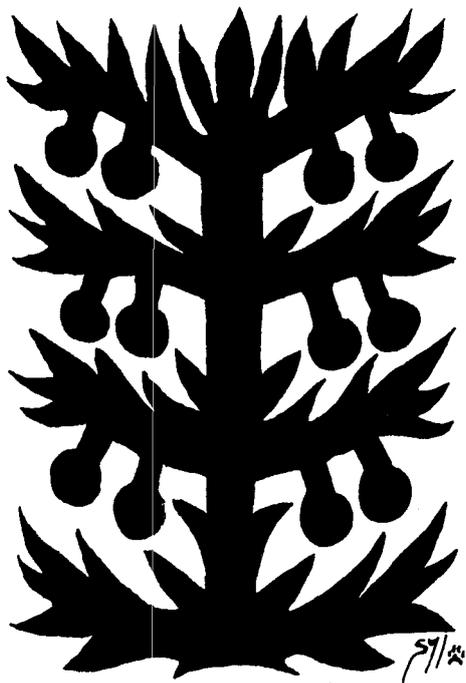
Ensuite, ils cherchèrent de grandes pirogues. Ils venaient de Urupnega par le Tuile'Wale, en suivant le courant du fleuve qui présente les plus dures épreuves que peut imposer la nature. Nos Ancêtres le parcouraient jusqu'à l'embouchure. Et c'est là que nos

## A l'embouchure du Tuilé Wale

Urrigan attendaient les Espagnols qui venaient à la recherche de l'or et brûlaient nos cases. Quand quelque bateau ou pirogue de balsa se présentait, les Urrigan lançaient leurs flèches et tuaient les Espagnols. Pour pouvoir se protéger, ils gardaient chacun une flèche. L'expédition terminée, nos combattants revenaient par le même fleuve et ramaient plusieurs jours pour rejoindre Paya, Urupnega, Tigle. Ils revenaient se préparer et chercher des venins plus forts. Ils se rappelaient toujours ce qu'avait fait Bugasui dans sa lutte contre Piler. Ils recommencèrent de nombreuses fois ce genre d'expéditions. Nos pères savaient que la Terre-Mère qu'ils foulaient était la leur et qu'ils ne pouvaient pas l'abandonner.

Au cours de l'une de ces expéditions, il arriva quelque chose de très intéressant. En sortant de Tigle, sur le chemin, ils trouvèrent un énorme hibou mort. En tant que connaisseurs avisés des signes de la la Terre-Mère, les combattants se dirent : Compagnons, cette fois-ci, nous allons nous lancer dans une lutte sanglante contre nos ennemis. Personne ne sait quelle en sera l'issue.

Ils arrivèrent à Paya, puis à Urupnega où les "Hommes Qui Parlent" leur racontaient les grands exploits.



Ensuite ils obtinrent de Grandes Pirogues et suivirent le courant du Tuilé Wale jusqu'à l'embouchure. Ils attendirent l'arrivée des Espagnols et se défendirent bien. A mi-chemin du grand fleuve, dans un village appelé Aryar, se trouvait un groupe d'Espagnols. Ils préparaient une embuscade où devaient passer les Urrigan. Ils avaient des épées très effilées et chargeaient les mousquets. Mais à Aryar, vivait aussi un jeune Kuna que les Espagnols utilisaient comme un serf. Le garçon les voyait se préparer contre ses aînés qui risquaient d'être éliminés comme des animaux. Alors, il demanda à l'Espagnol qui le maintenait dans la maison la permission d'aller pêcher dans la rivière : il rapporterait de bons poissons pour le repas. Comme ils lui faisaient confiance, ils le laissèrent aller. Le garçon rama pour trouver les Urrigan. Au petit matin il entendit le bruit des pirogues, et du plus loin il leur cria :

- Mes Amis, écoutez-moi !

Les guerriers crurent qu'il s'agissait des ennemis et s'apprêtaient à lancer une flèche, mais le garçon continua de crier :

- Mes Amis, je suis l'un des vôtres, je suis Kuna et je vous apporte un message important.

Les Urrigan se contrôlèrent et approchèrent leurs pirogues. Alors il leur annonça :

- "Les Espagnols ont préparé une embuscade à Aryar. Ils pensent ne même pas vous laisser la peau sur les os. Ils sont armés jusqu'aux dents. Ne prenez pas ce chemin !"

## D'atroces représailles

Par là, il y avait un affluent du Tuilé Wale qui s'appelait Tiurupurvidi. Nos Ancêtres prirent cet affluent. Ils abandonnèrent leurs pirogues mais les détruisirent toutes pour ne laisser aucun avantage à l'ennemi. Ils prirent une nouvelle piste pour retourner à Urupnega. Nos guerriers savaient se défendre, se cacher les uns les autres, s'encourager et ne se laissaient pas

découvrir. Mais les Espagnols firent des représailles atroces. Ils tuèrent les femmes, les enfants, brûlèrent les cases. Ils demandèrent aux jeunes Kuna où étaient cachés leurs pères. Certains tombaient dans le piège, d'autres préféraient mourir.

Ainsi luttèrent nos Ancêtres...

Plusieurs années s'écoulèrent. Un jour à Paya, on célébra une grande fête. Les Paya invitèrent les communautés voisines : ceux de Anquia, de Ongi, de Kudi, de Tigle. Vinrent beaucoup de combattants, beaucoup de gens. Ils commencèrent à danser sur l'air des flûtes, tournaient au rythme du kuli, de suana, de tolo, de tede, de kole.

## Et Chicha !

Les grands Urrigan annoncèrent l'un après l'autre :

- J'ai dressé une montagne de cadavres d'Espagnols au bord du chemin.

Et ils lui donnèrent le nom de Tada Igligan.

- J'ai coupé en deux les corps des Espagnols comme on coupe un "viruli".

Et ils lui donnèrent le nom de Tad Masar.

- J'ai transpercé le corps des Espagnols avec "naba uala".

Et ils lui donnèrent le nom de Tad Nabuar.

L'un se leva, se dirigea vers sa femme et lui demanda :

- Va me chercher ce qui est enveloppé d'une toile blanche dans ma pirogue.

## Ibeler et Bugasui, héritiers de nos Ancêtres

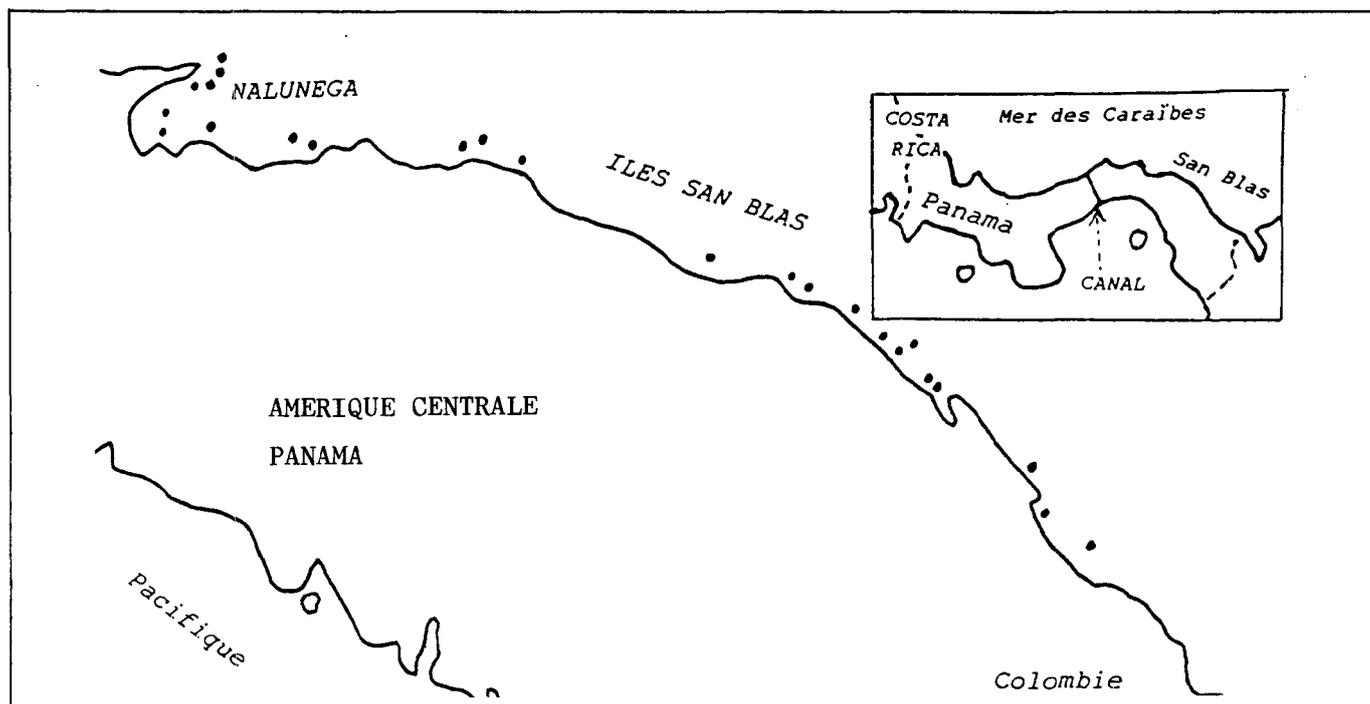
La femme lui rapporta ; c'était un os de la jambe d'un Espagnol. Le Urri commença à souffler dans l'os de l'ennemi.

Ainsi se déroulaient les célébrations de la "chicha". Nos Ancêtres n'improvisèrent pas la lutte, mais pensaient beaucoup au grand guerrier qui avait libéré la Terre-Mère de la violence de Piler : Tad Ibe...

Bugasui fut un grand guerrier et il sut employer toutes les armes que Paba lui avait mises dans les mains. Déjà Ibeler avait tout dit, déjà Olokankukiler avait prédit que nous subirions une invasion. Nos Chamans n'ont jamais lu ces histoires. Nos "Hommes Qui Parlent" chantaient en Sugnadi, en Amukadiuar. Nos Ancêtres savaient que Paba nous avait donné les collines, les plaines, les monts pour en jouir. Ils ne pouvaient pas laisser les Espagnols nous tuer comme des bêtes, nous dépouiller de Notre Histoire, nous enlever la vie.

Toutes les flèches, les sarbacanes, les arcs de Ibeler et de Bugasui ont été hérités de nos Ancêtres.

Interprétation de Argar Andres Martinez.



# L'INVASION DE L'AMERIQUE

## ses causes, ses conséquences

Traduction: Guilène BOSSE



### Au sortir de la Féodalité

Se poser la question de savoir pourquoi les Espagnols sont venus en Amérique, revient à poser le problème de leur économie, de leur manière de vivre et d'agir en Espagne avant leur arrivée.

L'Europe était alors dans un processus de changement d'économie. Antérieurement, il y avait une économie dite "féodale", dans laquelle existaient un Seigneur propriétaire de la terre et beaucoup de paysans qui travaillaient pour ce Seigneur. Le développement technologique commençait à provoquer des changements dans la manière de travailler et de produire. De petites villes commencèrent à surgir en dehors des domaines seigneuriaux. Dans ces villes, la population ne travaillait pas pour les seigneurs mais avait de petits commerces et de petites industries artisanales. Ce fut l'origine des grandes villes et des grandes entreprises.

La naissance de ces nouvelles villes est à l'origine de nouvelles économies qui se définissent comme des économies capitalistes. Dans celles-ci, le travailleur ne travaille plus pour le propriétaire de la terre mais pour celui de l'entreprise. Cela signifiait que beaucoup de paysans allaient laisser les grands domaines, cesser de devenir des agriculteurs pour se convertir en ouvriers dans les villes. Ceci fit naître deux grands groupes économiques puissants et avec des intérêts contraires. Dans les villes, les industriels, dans les campagnes les grands propriétaires.

### Produire ou...

Ce changement d'une économie féodale, en une économie d'entreprises s'est effectué dans toute l'Europe par deux voies différentes : par le développement de l'industrie et par le développement du commerce. L'Europe se trouvait dans ce processus avant les grands voyages vers l'Amérique.

L'Angleterre et l'Allemagne commençaient à délaisser les campagnes pour produire dans de petits ateliers artisanaux des vêtements, des chaussures et des ustensiles de forme simple ; ce n'était pas encore la grande industrie.

Au contraire de ces pays, l'Espagne et le Portugal, principalement, se dédiaient au commerce, à l'échange de produits avec l'Asie et avec les autres pays européens ; mais ils ne produisaient ces produits ni en Espagne, ni au Portugal ; ils les achetaient et les échangeaient avec les autres pays.

### pillar !

Pendant que les pays qui se consacraient à l'industrie augmentaient leur production, les pays qui se dédiaient au commerce, comme l'Espagne et le Portugal, voyaient la nécessité de

chercher ,d'autres territoires pour augmenter leur commerce. Pour cette raison les Espagnols commencèrent à chercher des routes nouvelles pour arriver aux Indes. Mais alors que nos Ancêtres savaient déjà que la terre était ronde, l'Espagne ne pouvait pas trouver d'autres terres parce qu'elle ne savait pas que la terre était ronde !

Aussi, les Rois d'Espagne, bien qu'ils pensèrent que le voyage de Colomb était une folie -parce qu'il tomberait dans un précipice- lui permirent de l'entreprendre pour essayer de trouver une route plus rapide pour aller aux Indes et ainsi augmenter l'activité commerciale de leur pays.

Les Espagnols ne cherchaient pas de nouvelles terres pour travailler l'agriculture mais des terres à piller pour s'approvisionner en produits à échanger avec les autres pays. Leur objectif était d'augmenter leur commerce mais non d'apporter le développement et le progrès à d'autres pays. Aussi quand les Espagnols et les Portugais arrivèrent en Amérique, ils n'étaient pas intéressés par leur manière de vivre ou de cultiver la terre ; seuls les intéressaient les métaux précieux qu'ils pouvaient extraire pour développer leur négoce.

## Notre Amérique était très cultivée,

Quand les Espagnols arrivèrent en Amérique, il y avait un grand développement culturel sur le continent. Nous avions des agronomes qui savaient travailler la terre avec des systèmes d'irrigation. Nous avions des médecins qui pratiquaient des opérations du cerveau, des mathématiciens qui manipulaient l'algèbre. La preuve en est avec le calendrier Maya, plus complet que le calendrier utilisé aujourd'hui. Nous avions de grands architectes qui construisaient des pyramides avec une telle perfection qu'aujourd'hui il faudrait de nombreuses années d'études à un diplômé d'architecture pour effectuer une même réalisation.



Les Espagnols n'étaient pas intéressés par ce développement intellectuel, seuls les intéressaient l'or et l'argent.

## bien organisée,

En Amérique, il y avait un développement de la production qui permettait à la population de produire plus ce dont ils avaient besoin pour vivre et par conséquent, une division du travail dans la société : il y avait un gouvernement, des médecins, ceux qui travaillaient la terre, etc. L'une des caractéristiques les plus importantes de notre économie américaine et indigène avant l'arrivée des Espagnols, était que la propriété privée n'existait pas. Mais le développement n'était pas uniforme, ni égal dans tous les pays. On pouvait distinguer trois types d'économie :

## et à économie variable

En premier, tout le centre de l'Amérique, qui allait de Mexico jusqu'à la Colombie, en comprenant le Pérou, se caractérisait par une grande richesse, un grand développement et un haut niveau de production.

Le second type d'économie correspondait à une société qui produisait juste ce dont elle avait besoin. Ces populations se retrouvaient dans les pays du Venezuela, au Nord de l'Argentine et sur la moitié des territoires des Etats-Unis.

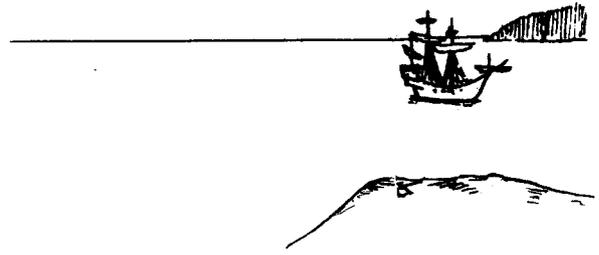


Le troisième était le plus archaïque et s'appelait "économie de transhumance" : la population était toujours nomade, c'est-à-dire qu'elle se déplaçait d'un endroit à un autre, vivant de la cueillette. On la retrouvait au Brésil, au Paraguay, en Uruguay, au Nord

des Etats-Unis et au Canada. C'est-à-dire que nos aborigènes du Panama se trouvaient dans la région la plus développée du continent comme en témoignent les dernières découvertes archéologiques sur El Sitioconte, à Coclé. Alors que les anthropologues croyaient que les dents en or au Panama existaient depuis 200 ans, on a découvert que le travail des dents avec l'or remontait à plus de 800 ans.

Les Espagnols utilisèrent à leur profit cette division économique qui existait pour l'extraction de l'or et de l'argent. Dans les premiers pays, où il y avait une population importante, ils utilisèrent la main d'oeuvre indigène pour le travail dans les mines. Les seconds qui produisaient une agriculture vivrière durent approvisionner en produits agricoles ceux qui travaillaient comme des esclaves dans les mines d'or et d'argent. Quant au troisième type de pays où la population était moins nombreuse, ils y établirent des forts pour protéger le grand empire colonial ; car ces grands espaces vides étaient les limites du territoire espagnol.

Et c'est ainsi qu'aujourd'hui, cette région, qui était la plus riche, se retrouve la plus arriérée. Notre économie fut pratiquement éliminée, détruite. Ceux qui vinrent conquérir et coloniser appartenaient aux classes les plus vulgaires -culturellement parlant- d'Espagne et du Portugal.



## Aussi avides que vulgaires

Comme les Rois d'Espagne ne croyaient pas en cette route nouvelle, ils laissèrent partir Colomb avec des individus rejetés par la société espagnole : prisonniers, condamnés à mort, voleurs, aventuriers... Ce ne fut pas le cas ensuite de ce qui se passa aux Etats-Unis où la conquête et la colonisation arrivèrent beaucoup plus tard. Les gens qui arrivèrent aux Etats-Unis venaient d'Angleterre, d'Allemagne, de Hollande, qui avaient eu un grand développement industriel et commercial. C'étaient des artisans ou des gens qui venaient travailler la terre dans un autre pays pour y vivre. Aussi ces Européens qui arrivèrent d'Angleterre éliminèrent la population indigène : n'arrivant pas à l'exploiter, ils la remplacèrent.

Si maintenant nous analysons cette période avec la situation actuelle, nous constatons que ce sont les mêmes problèmes. Les problèmes nous sont apportés par l'extérieur parce qu'on vient exploiter nos richesses pour le développement d'autres pays.

Aujourd'hui, notre population indigène continue d'être exploitée pour des intérêts étrangers à l'économie panaméenne. Ce n'est plus par les Espagnols mais par les grandes entreprises multinationales.

Voyons brièvement, comment l'on exploite nos populations Guaymi, Embera, Kuna en fonction des intérêts extérieurs. Pendant que l'on maintient un système économique de sous-développement pour les indigènes, on garantit au capital étranger une main d'oeuvre très peu payée.

# Victimes des multinationales

Dans un rapport de 1935 de la United Fruit Company, on trouvait les indications suivantes : que les Guaymi étaient bons pour la fumigation des bananeraies parce qu'ils résistaient au poison de la fumigation. Les Kuma étaient bons pour installer les rails et les traverses des chemins de fer. En relation avec la présence nord-américaine le long du canal, qui représente l'exploitation de notre principale ressource : la position géographique, il est commun de rencontrer très souvent des Kuma travaillant pour les Nord-Américains dans les restaurants, les commissariats, etc.

Si les Embera restent isolés du reste de la République, c'est pour répondre aux intérêts stratégiques militaires des U.S.A..

En 1975, la CSS débuta une étude sur les conditions de santé de l'indigène dans la United Fruit Company. On trouva dans le lait maternel des substances chimiques utilisées pour la fumigation. On réalisa également une autre étude sur les conditions de travail dans les sucreries et l'on peut constater qu'une importante partie de la population infantile souffrait de maladies vénériennes. Dans les champs de canne à sucre, la majorité des accidents du travail touchait la population la plus jeune. La majorité était des enfants et des adolescents Guaymi du nord de Coclé et de Veraguas. Mais les études ne furent pas poursuivies et le gouvernement préféra interrompre ses recherches.

C'est dire qu'aujourd'hui le problème est toujours le même : on n'extermine pas notre population indigène mais

on l'exploite. Le problème est même aggravé parce que ceux qui nous exploitent savent que le plus grand danger vient de la survivance de notre culture. Aussi l'invasion de nos jours s'en prend surtout à l'expression culturelle. C'est le problème le plus grave, parce qu'on attaque notre culture, et un peuple sans culture disparaît.

Tous ces dérèglements proviennent d'un système économique, qui pour pouvoir fonctionner, doit nous maintenir sous-développés, afin de financer le développement des pays riches. Ces derniers maintiennent un système dans lequel nous restons en arrière parce que tout ce que nous produisons est pour l'exploitation. Ils nous achètent nos produits très bon marché et nous vendent les leurs très cher. De même que les Espagnols, qui nous échangeaient des miroirs pour de l'or.

Le problème économique aujourd'hui n'est pas un problème d'incapacité de nos dirigeants qui ne sauraient pas quelle est la solution pour la santé et l'éducation. Il leur convient que cette situation se maintienne. Cela fait partie des règles du jeu : nous maintenir pauvres pour pouvoir vendre notre force de travail très bon marché.

Ceci fut l'histoire du "développement" de notre retard. L'histoire du processus d'exploitation de nos peuples n'est qu'une partie, non dite, de l'histoire de l'essor des grands pays. Ces derniers ne seraient pas devenus riches sans notre argent, ni notre or, sans nos produits agricoles. Et ils aiment nous démontrer qu'ils sont riches parce qu'ils "travaillent" et que nous sommes pauvres parce que "nous ne travaillons pas".

In "KUNA YARGI"-N°14

Traduction: Guilène BOSSE



# EN TERRE KUNA

Par Roberta RIVIN

## AUJOURD'HUI

Depuis maintenant des années, Roberta RIVIN se rend régulièrement chez les KUNA qui, avec le temps et en retour de sa modestie et de ses sentiments vrais à leur égard, sont devenus ses amis, de simples très grands amis. Pour nous, elle a consenti à parler durant plusieurs heures de ces petites communautés étonnamment vigoureuses, prospères même, malheureusement confrontée à une poussée touristique croissante. Vision de l'intérieur, mais ne trahissant jamais la relation intimiste vécue là-bas. Avez-vous jamais admiré les superbes MOLA qui font de la Galerie de Roberta un endroit unique en Europe.



Photo: Roberta RIVIN

Comme tous les Peuples indiens, les Kuna sont touchés par le monde extérieur, mais c'est un des rares à être suffisamment peuplé pour pouvoir résister. La majorité d'entre eux vit isolés dans les îles San Blas, les autres vivant en Colombie. Pour accéder à ces îles, il faut d'abord aller à Panama et ensuite y prendre un petit avion -qui fait peur à beaucoup de gens- pouvant vous déposer sur l'une ou l'autre de ces toutes petites îles dont l'exiguïté fera peur à ceux qui auraient supporté l'avion. Enfin, il n'y a ni eau potable ni hôtels tout confort : leur mode de vie encore primitif protège donc les Kuna. Durant de longues années, seuls les hommes eurent le droit d'aller travailler à Panama, pour être embauchés par les Américains dans la zone du canal, ou pour toute tâche un peu rémunérée. Tout cela a constitué, pour un temps, une protection.

### Le piège des faux besoins

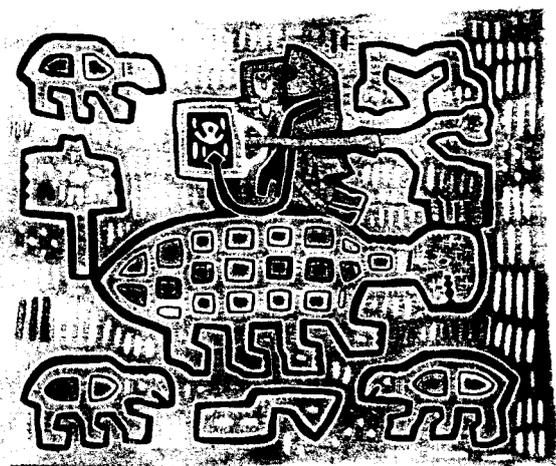
Mais tout de même, les missionnaires - de toutes les sectes américaines imaginables-, les bateaux de croisières, moins nombreux actuellement à cause des derniers événements, ces bateaux qui débarquent avec 700 personnes sur une île abritant 200 familles et qui proposent de venir voir les "Sauvages" à grand renfort de caméra vidéo et de petits "cadeaux", toutes ces filles qui débarquent presque nues au milieu de femmes traditionnellement très couvertes et, peut-être le pire, la télévision, branchée sur batteries de voitures, à l'image très mauvaise et qui déverse ses "Dallas" avec des femmes aux longs cheveux blonds, en voitures de luxe ou dans des maisons immenses, tout cela contribue à créer des désirs tournés vers un luxe impensable et à créer de FAUX BESOINS. Les femmes Kuna sont magnifiques, mais les garçons commencent à rêver d'épouses blondes, afin d'être "modernes". Qui n'a pas sa montre -inutile dans un monde où le soleil donne l'heure, et les étoiles la direction. Et ainsi mille autres objets à présent désirés bien que financièrement inaccessibles dans la mesure où, comme partout, les Indiens sont mal considérés ou basement exploités, se morfondant entassés dans de minuscules appartements sans aucun confort et sans commune mesure avec le mode de vie proposé dans "Dallas"...

Frustration, abandon des tâches traditionnelles payées en riz, oubli dans l'alcool, conflits avec la famille et les Anciens...



## La langue, complexe et fondamentale

La langue est à la fois merveilleusement complexe et fondamentale, beaucoup plus importante que dans bien d'autres cultures. Les Kuna adorent parler. Les femmes passent des heures et des heures, couvant leurs mola, à bavarder non-stop. On adore rire, ce pour quoi il y a toujours une bonne raison.



### Quatre langues dans la langue

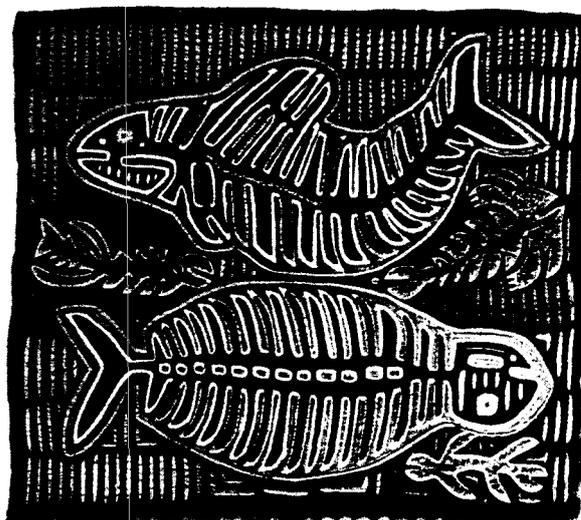
Le Kuna est en fait constitué de quatre "langues dans la langue", quatre différentes: le Kuna de tous les jours, la langue des Guérisseurs, la langue des Silah -les "Chefs"- et celle des rituels toutes quatre différant tant par leur lexique, que par leur syntaxe et leur emploi. Ainsi "l'eau" se dira "tij", "wiasali" ou encore "nukka kia"...Peu de locuteurs emploient autre chose que le "kuna quotidien" ; celui-ci a d'ailleurs sa propre complexité : ainsi, les mots exprimant les cardinaux expriment aussi l'importance sociale des objets dénombrés ; dans la mesure où la première source de revenus est la noix de coco et où la base alimentaire est le poisson ces deux choses sont essentielles, et l'on aura donc une série de mots pour "1 poisson", "2 poissons", "3 poissons" (...) et une autre série de mots pour "1 noix de coco", "2 noix de coco", "3 noix de coco" (...), qui seront différentes d'une autre encore, tout aussi spécifique, pour "1\$", "2\$", "3\$" (...). Si "10\$" se dit "turgén(a)", "10 poissons" se dit "ambé".

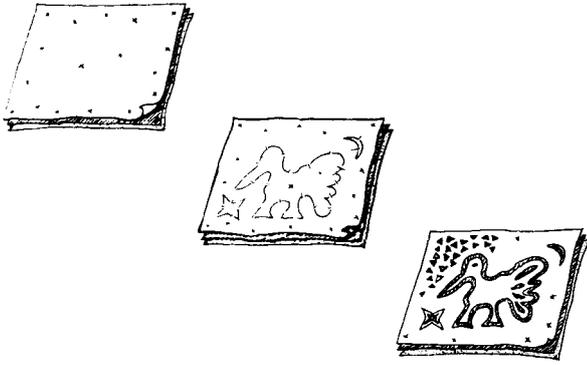
Bien sûr, certains de nos mots ne peuvent être traduits, comme "fenêtre" ou encore, ce qui est plus intéressant, "merci" ou "s'il vous plaît"; très déconcertant, au début. Le seul mot quelque peu correspondant, c'est "nuwedi" qui signifie littéralement "peuple" ; il semble être employé indifféremment pour tous nos "merci - s'il vous plaît-bonjour - au revoir -(...)". Donner ou demander une tasse, entrer ou sortir d'une maison sont autant d'actions qui se font en disant "nuwedi", dans la mesure où elles semblent correspondre à des marques d'appartenance au même peuple, le "nuwedi".

Inversement, le Kuna, surtout celui des Guérisseurs, contient de nombreux mots qu'il nous serait impossible de traduire tant sont pour nous étrangers les concepts ou les choses qu'ils signifient. C'est vrai, par exemple, pour la multitude des poivres et autres plantes -et leurs emplois respectifs- qui, parfois à doses homéopathiques, tiennent place dans un vaste ensemble de moyens autant curatifs qu'alimentaires.

### Les Vêtements traditionnels

La tenue traditionnelle des femmes est le mola (blouse) dont les carrés décoratifs, devant et derrière, sont réalisés de façon extrêmement complexe ; ils sont portés, malgré la chaleur, très serrés autour des bras et très haut sur le cou, et complétés par une sorte de sarong (jupe) à double épaisseur et enserrant la taille.





Ce qui est étonnant, ce sont LES MODES: les manches raccourcissent ou s'allongent ; certains graphismes, géométriques, sont ceux des anciennes peintures corporelles ; d'autres représentent toutes les composantes du monde naturel et mythologique ; d'autres encore sont issus d'évènements, de sources très récents et extrêmement divers -si des gens du "Partido Liberal" viennent en tournée avec leurs sigles, on verra très vite un mola "Partido Liberal", comme on peut voir un mola "Roberto Duran", le fameux boxeur. Les femmes reproduisent tout, intégrant le quotidien et le moderne à leurs traditions. C'est fantastique.

Elles portent aussi, de façon permanente aux bras et aux jambes, des bracelets très serrés constitués d'un fil perlé très long ; lorsque celui-ci s'enroule, un dessin apparaît, propre à chaque femme. Ces bracelets magnifiques sont à dominante orange et expliquent peut-être le fait que les femmes Kuna n'ont jamais de varices.

Ces femmes sont très coquettes ; elles aiment se maquiller de rouge -une sorte de ruku-, et se tracent une ligne sur le nez avec le noir du Sabdur, un fruit. Elles portent toutes, en outre, dans le nez, un anneau d'or -ou, plutôt, celles qui ont dépassé l'âge de la puberté. Le rite de la puberté est le plus important et c'est aussi l'occasion de faire une énorme fête. Toute famille, même pauvre, organise à cette occasion une fête pour sa fille devenue grande. Une fête pour laquelle inviter plein de gens, un chanteur spécial, le Kantuli, et durant laquelle on boit alcoolisé. La fille, dès lors, portera une chevelure très courte. Les hommes, par contre, s'habillent de façon plutôt commune : simples jeans, shorts, chemises amples aux jours de fête. En visite, le Silah porte chemise, cravate et petit chapeau de feutre style "Wall Street".



Contrairement aux petits garçons qui se promènent très souvent tout nus, les petites filles sont toujours habillées et portent au moins une culotte.

C'est une société matriarcale. Quand un homme se marie, il vient habiter dans la maison de sa belle famille. Si l'organisation politique est réservée aux hommes, la gestion économique des foyers l'est aux femmes, reines dans leurs maisons, d'autant plus qu'elles sont plus âgées.

Il règne une ambiance de très grande sociabilité. Les femmes passent énormément de temps ensemble. Dans cette société, il est bon d'avoir non pas des garçons, mais des filles -qui amèneront en se mariant un supplément de main-d'oeuvre à leur famille. L'homosexualité est acceptée et gérée. Elle n'est pas cachée, mais les homosexuels quittent souvent l'île de leurs parents pour une autre où se "marier" et s'engager dans leur "belle famille". Ils se maquillent, portent jupe, et fabriquent souvent de sublimes mola qui rapportent beaucoup d'argent à leurs proches. Le pouvoir de créer à une grande valeur sociale. Une femme fabrique des mola à vendre, et d'autre à porter, pour être belle, qu'elle vendra après la fête. Un beau mola peut être vendu de 100 à 500\$. Ils sont souvent retournés afin que le motif ne soit pas copié.

## L'organisation politique et sociale

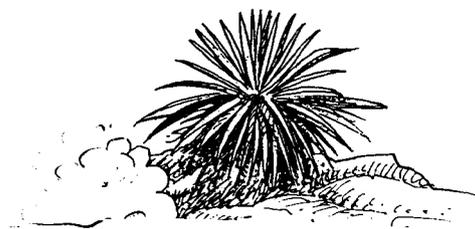
Il y a trois Caciques, chaque village ayant un Silah qui est comme le "Chef d'une île", avec des porte-parole ; ensuite vient le "Policia", chargé d'informer de la tenue des réunions publiques et d'y être présent. Dans un autre domaine, celui de la santé et des Esprits, vient d'abord le Neli, le "Seer" en anglais, qui voit, qui comprend, qui sait -de par des facultés innées ; il est homme ou femme, ce n'est pas un "Chaman". Après divination de celui-ci, le Guérisseur, qui connaît et applique les remèdes en ayant recours aux incantations et aux plantes. Si le Neli est né avec ses pouvoirs, le Guérisseur, lui, doit consacrer à sa tâche toute une vie de travail afin de connaître et de préparer un très grand éventail de remèdes qui sont incontestablement extrêmement

efficaces. Quant aux poux, gales, vers, ce ne sont pas des "maladies", mais des tracasseries inhérentes à toute vie proche de la terre. Par ailleurs, des maladies sont étrangement soignées que nous ne soupçonnerions ou ne percevrions même pas : une personne qui n'a pas quitté son hamac durant des semaines se lèvera soudain après consultation. Certains Guérisseurs sont considérés comme étant particulièrement forts et se font bien payer -ce qui, aujourd'hui, place les malades en position de flagrante inégalité.

Il y a aussi des cliniques tenues par l'Etat qui peuvent assurer un tout petit minimum de soins contre un versement de principe qui peut se faire en nature. Ce principe est peut-être une assez bonne idée qui évite la dépendance systématique.



La structure sociale suivante est rituelle. la figure centrale en est le Kantuli qui, directeur des rites, doit connaître une foule d'incantations et de chants souvent très longs pouvant durer des heures et des heures. Si une fête dure quatre jours, il faut que les gens chantent non-stop durant ces quatre jours. Il y a des chansons qui durent quatre heures, six heures, dix heures et qui racontent des récits qu'il faut avoir mémorisés en s'en imprégnant quotidiennement. Durant ces fêtes, on boit de la Chicha traditionnelle, en assez grande quantité à vrai dire. Aujourd'hui les plus riches commencent à acheter du rhum ou même de la vodka. Il est d'ordinaire très mal vu d'être ivre, mais il est fort honorable de l'être à l'occasion d'une grande fête. Certains jours, toute la population d'une île est complètement ivre, exceptés les gamins et les personnes chargées à l'avance de



s'occuper des petits enfants. On voit, ces jours-là, des vieilles femmes qui dansent, boivent, fument et se roulent par terre, ce qui ne leur arrive jamais les autres jours. C'est le grand laisser-aller, le grand défoulement. Les plus grandes fêtes se déroulent donc à l'occasion de la puberté, fêtes de la vie qui se perpétue, à l'intérieur d'une grande maison, le Congresso, à l'abri des photos -les femmes aujourd'hui s'en défendent en se cachant la tête dans leurs tissus habituellement rouges et jaunes, ou, en d'autres occasions moins solennelles, demandent à être payées en retour. Cette tâche assurée par le kantuli entouré de ses assistants fait partie de ce qui demeure très fortement vécu.

## La nourriture, abondante et saine

La base de l'alimentation est le poisson dont les espèces sont innombrables -la langouste est plutôt vendue. Un plat traditionnel est préparé dans une énorme casserole avec du lait de noix de coco, des bananes plantènes, du yucca (manioc) et se consomme accompagné de poisson grillé à part ou cuit avec : c'est le Tuli Massi. Les gens s'en gavent littéralement, mangeant avec les mains et épiçant à volonté -qui avec du citron vert, qui avec du piment rouge, qui avec du sel etc...disposés tout autour. Beaucoup moins sain mais très présent au petit déjeuner, un pain très blanc -trop blanc- vendu dans toutes les boulangeries.

Sur le continent se cultive un des meilleurs riz du monde, rouge, vraiment délicieux. Les fruits et agrumes poussent en quantité . Certains Kuna ont des terres cultivables et des filets de pêche, d'autres non. Ces "familles étendues" à la main-d'oeuvre importante produisent et vendent relativement beaucoup. Poisson, riz, banane plantène, yucca, noix de coco, telle est la base alimentaire des Kuna.

Les petits enfants sont allaités souvent jusqu'à l'âge de 4 ans : bienfait pour eux, mais aussi contrôle naturel des naissances. il est désespérant de constater par ailleurs, chez les enfants, l'énorme consommation de "coca", "fanta" et autre "Kool-Aid" américain remplissant même les biberons. Les bonbons et mille sucreries, omniprésents en magasins, se répandent de façon inquiétante.

Tout le monde consomme du sucre ; encore sous forme de canne ; dans le passé, on buvait une boisson traditionnellement préparée avec son jus, une boisson merveilleuse -qui disparaît déjà. Le soir, les hommes adorent fumer une cigarette, surtout au menthol ; une personne qui donne une fête se doit, d'ailleurs, de distribuer des cigarettes à ses invités. D'autres choses, beaucoup plus importantes, doivent être empruntées au monde moderne ; ainsi, l'essence de leurs petits bateaux équipés d'un petit moteur de 5/6 chevaux ; ou encore le tissu, etc. Pour la nourriture, par contre, ils ont les moyens d'être totalement indépendants. Ils ont en fait tout pour eux, ils sont "bénis".

Les traditions fondamentales perdurent ; tous les deux jours environ, se déroule un congresso dans la grande maison communautaire au centre du village. Tous les hommes sont alors appelés par le Policia et vont entourer le Silah qui les attend avec ses assistants. Bien des choses peuvent se passer, mais de façon générale on traite des problèmes quotidiens, de façon ouverte et pragmatique. Un voleur interpellé est prié d'être présent, de plaider sa défense et sera "condamné" par le groupe -le plus souvent, il s'agira de payer à la communauté ou de participer à l'agrandissement d'une île en devant apporter X pirogues de pierres, ou, pour une femme, X seaux de sable à tel endroit. Tout le monde est ainsi au courant de tout ; tout est débattu.



Au congresso, on peut aussi s'entretenir de traditions et palabrer, échanger des idées ou des thèses. Il y a des congresso de femmes, qui viennent avec leurs gosses ou leurs mola à coudre : propreté des rues, éducation des enfants, alimentation etc...sont autant de thèmes de discussion très importants.

A noter que le Silah est souvent très vieux et très peu au fait des données incontournables du monde moderne. Aussi suffit-il, pour le gouvernement, de réunir les Silah des 400 îles pour être en mesure de leur raconter n'importe quoi et d'obtenir leur accord pour des projets qui vont à l'encontre de leurs intérêts, mais qui les dépassent. Le jour anniversaire de leur indépendance (1926-27) on est parvenu à leur faire "accepter" globalement l'agrandissement d'un aéroport et l'ouverture d'un bureau de l'immigration. Cette indépendance, précisons-le, a été gagnée suite à une résistance armée ; aujourd'hui, c'est un peuple souverain qui gère lui-même ses propres affaires politiques, économiques ou juridiques. On peut interdire à un Blanc de passer la nuit sur une île ; il y a quelques années, on a expulsé d'un coup tous les gringos (blancs) , l'un d'eux, récalcitrant, s'étant pris une balle dans la jambe ; on avait toléré les missionnaires -dont l'action, en fait, n'est pas en mesure de s'attaquer au fonds traditionnel Kuna.

On commence tout de même à rencontrer des Silah plus jeunes ; certains adolescents vont poursuivre leurs études à Cuba, La Havane, Panama, ou aux USA. Certains reviennent marxistes et lancent des coopératives -ce qui est très positif- mais en général les Kuna ne se sentent absolument pas concernés par nos schémas politiques et par les tensions qui en découlent. Les enseignants sont

## la Terre

tous Kuna sur les îles, par contre les livres ne sont imprimés qu'en espagnol et le matériel est à la charge des parents. Les enfants ne sont pas obligés de s'y rendre, et les garçons les fréquentent beaucoup plus que les filles qui, à la puberté, les quittent définitivement. Bonne ou mauvaise chose ? C'est une question difficile. Comment aborder l'avenir en contact inévitable avec le monde moderne si l'on n'en a pas les moyens ? Tout de même, l'école bilingue serait la plus belle des choses, et, à mon avis, pour tout ce qui relève des droits de l'individu -santé, instruction minimale-, il ne faut se cacher ce qui est aujourd'hui nécessaire. La fièvre jaune apportée par les chantiers travaillant sur le Canal, fièvre alors inconnue et qui a fait des ravages ne pouvait être enrayerée que par des remèdes de blanc -affirmation qui ne remet aucunement en cause l'efficacité des remèdes traditionnels aux maux habituels. Pourquoi compter sur le tourisme, si c'est, n'ayant pas les connaissances requises pour traiter, une occasion de se laisser exploiter quotidiennement ? Il y a donc un déchirement dans cette société -pas encore dramatique, mais très net. Des inégalités apparaissent, certaines familles ayant notamment les moyens d'offrir à leurs enfants la possibilité de suivre des études à Panama-City ou à Colon. Fascinant microcosme de gens comme les autres mais déjà en proie à toutes les complications que la vie moderne engendre.

Des bateaux passent qui emportent des noix de coco et déposent bières, coca, tissu et gadgets. Certains de ces bateaux, aujourd'hui, sont Kuna. "Comment, des radios et des frigos pour les Indiens ? mais c'es révoltant !" Non, de quel droit pouvons-nous juger ce qui est bon ou mauvais pour eux ? Au nom de quel paternalisme moralisateur et égoïste ? Les femmes cousent à la machine des mola qu'elles ont créés à part entière ; à l'avenir, beaucoup de choses changeront encore, c'est inévitable ; mais s'il y a un peuple amérindien capable aujourd'hui de préserver ses traditions fondamentales, c'est bien le peuple Kuna. L'un des rares. On peut affirmer qu'ils sont "riches" par rapport à de nombreux Panaméens pauvres. Leurs frères de Cobia sont certainement beaucoup plus acculturés. Malgré des distances énormes, ils se rencontrent épisodiquement. De même, les Kuna qui partent pour des raisons professionnelles reviennent toujours, même au bout de 20 ans, qui pour une Fête, qui pour consulter un Guérisseur... Les Kuna sont viscéralement et spirituellement très attachés à leur Terre. A eux de savoir, dans les années à venir, contenir les vagues de touristes qui affluent de plus en plus.

Roberta RIVIN



Photo: Roberta RIVIN

# LES FLUTES KUNA

Nous devons cet article à Roberta RIVIN qui l'a écrit, et à l'association "FLUTES DU MONDE" qui, l'ayant publié en 1988, nous autorise à le reproduire.

La musique très rythmée accompagne habituellement les danses et certains rites. Mais la nuit, sur le ponton, mon ami répète. Tous les jours quand les Anglais prennent le thé, les Kuna dansent. Six hommes et six femmes font des figure pieds nus, au centre du village. Chaque danseur joue de la flûte et chaque danseuse du maraca "nasis" (hochet). Le maître me parle d'environ 300 danses différentes, mais peu de gens se souviennent de plus d'une vingtaine.

## En "tierra firma"

Le passé est ailleurs sur le continent de l'Amérique Centrale; comme l'écriture qui est presque totalement perdue, les souvenirs de ce passé se mêlent à une riche mythologie. Une minorité d'environ 4000 Kuna continuent d'habiter la "tierra firma" en Colombie et au Panama. Les autres habitent en KUNA YALA, l'archipel de San Blas.

Les femmes, plus longtemps isolées que les hommes, portent pour la plupart des vêtements traditionnels : une blouse ou "mola", une création à base de superposition de tissus qui sont travaillés en applique à l'envers et une jupe en sarong. Elles portent aussi un anneau d'or dans le nez et des colliers faits de perles, de pièces de monnaie et d'or.

Pendant de nombreuses années beaucoup d'hommes Kuna sont allés travailler pour les Américains dans la zone du Canal, apportant aussi de l'argent et une influence occidentale dans cette société matriarcale. Mais la vie urbaine est rarement capable de retenir ces hommes en permanence.

Dès que possible, ils retournent dans les îles; là leurs occupations principales sont la pêche et l'horticulture qui se pratique dans la forêt sur le continent très proche des îles. Les sources principales de revenus sont la vente des noix de coco et des blouses de femmes.

Mais il existe une culture, en dehors des tâches quotidiennes, qui résiste remarquablement bien aux forces occidentales. Chaque île est une communauté dirigée par un chef, le "silah". Il y a des réunions d'hommes et de femmes quasiment tous les jours. Dans ces réunions, le "silah" chante pour transmettre l'histoire et pour conseiller les gens. Le rite de puberté des filles reste un événement très important. La médecine traditionnelle se pratique toujours. La mère berce son enfant dans un hamac en jouant de la maraca. Le guérisseur chante pour appeler les esprits. Les hommes jouent de la flûte pour le rite de puberté.

## "Gamma-burui", "Dolo"...

La tradition fait référence à 12 classes d'instruments musicaux, pour la plupart des flûtes en bambou. Aujourd'hui les plus communes sont les "Gamma-Burui", flûte de pan "macho" (mâle) et "hembra" (femelle). Les tubes du macho sont légèrement plus larges que ceux de l'hembra. Chaque flûte est constituée de 7 tubes bouchés à une extrémité, répartis en 2 séries séparées de (partie macho) et de 3 tubes (partie hembra) attachées par un fil; la partie supérieure présente de simples orifices, qui n'ont subi aucune modification. Suivant sa longueur, chaque tube émet un son différent. La musique de la "GAMMA BURUI" ressemble probablement plus à une "expression folklorique" dans la mesure où elle est jouée et dansée pour les touristes, mais elle reste néanmoins kuna.

Il y a également d'autres flûtes de pan de dimensions différentes qui ont leur propre musique et d'autres flûtes qui ressemblent à la quena (flûte à encoche). Le "DOLO", un tube de bambou d'environ 2 cm de diamètre et 45 cm de long, à 4 trous, se joue sur l'île de Diger. La partie inférieure est ouverte, la partie supérieure comporte une encoche. Une plume est mise de telle manière dans le tube que l'air passe à travers celle-ci, ce qui modifie le son en faisant entendre une légère vibration. J'ai entendu parler d'une flûte en os de pélican ou de poule ainsi que d'un instrument pour amplifier la voix. Tous les instruments sont fabriqués par les hommes.

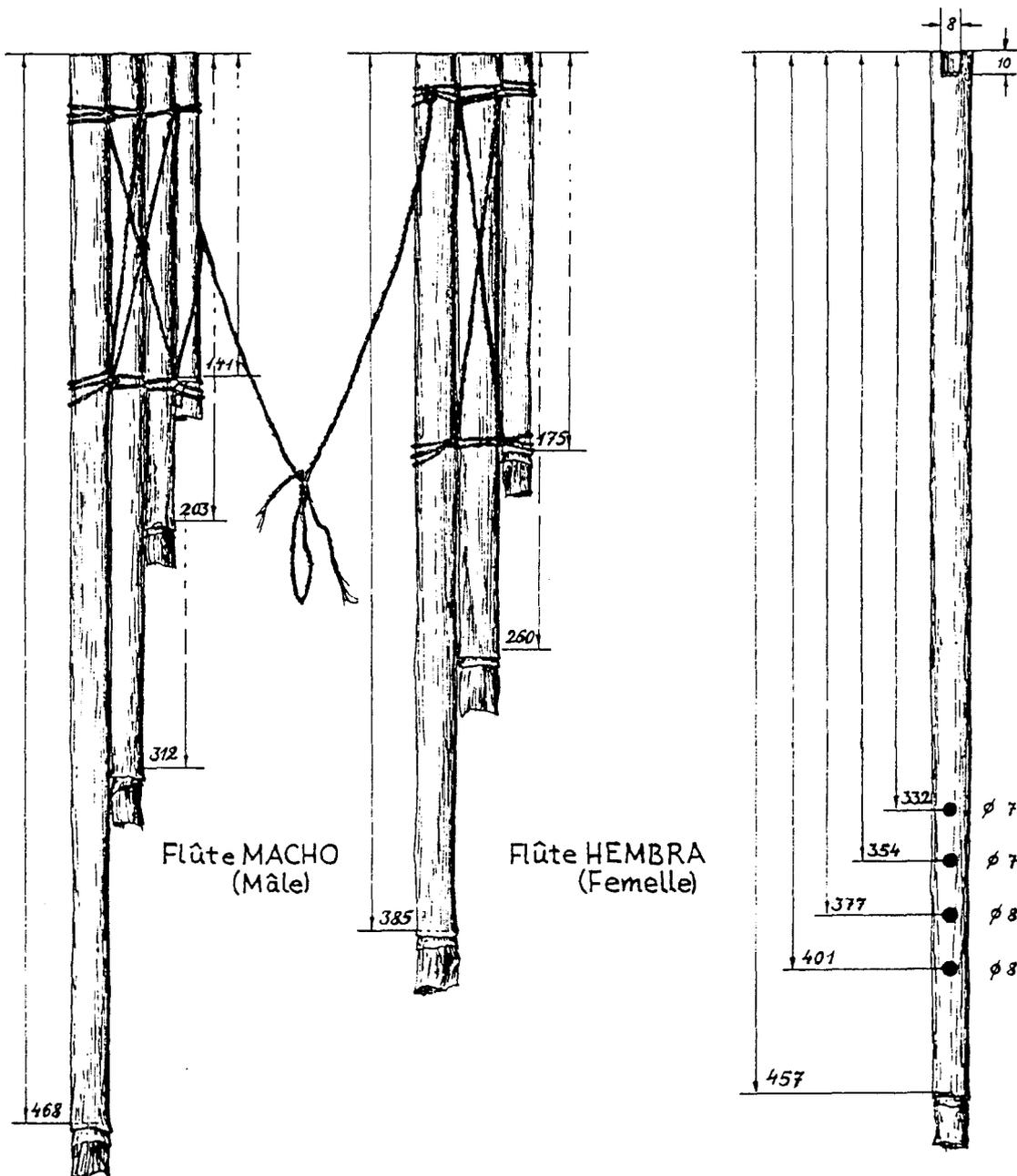
Il faut noter qu'il y a des variations dans la musique et dans les danses d'une île à l'autre. Mais les Kuna sont très sociables et voyagent souvent à l'occasion d'une fête ou tout simplement pour visiter des amis et de la famille. Donc les ressemblances sont plus fortes que les différences.

L'introduction des transistors avec la musique rock et la "salsa" tant appréciée par les jeunes n'a pas touché la musique traditionnelle. Le "Paradis", malgré tous les aspects conflictuels du monde contemporains, reste intact.

Roberta RIVIN

### "FLUTES DU MONDE"

"Flûtes du Monde" est à la fois une collection unique au monde (plus de 1000 flûtes et sifflets des 5 continents), un projet (une Maison Internationale Des Flûtes, espace-rencontre empreint de fraternité) une somme d'encouragements et de prix, une association née à Belfort en 86 qui est ouverte à tous, un club international de réflexion et de sensibilisation, des activités de soutien au projet (conférences, animations scolaires, rencontre annuelle les 11/12 novembre à Paris) etc....



Flûte MACHO  
(Mâle)

Flûte HEMBRA  
(Femelle)

Epaisseur du roseau 1+0,5



-Echelle 1:3-

GAMMU BURUI  
KUNAS, ILES SAN BLAS  
COLLECTION CH. TRIPP

GAMMU SUPE  
KUNAS, ILE NALUNEGA  
COLLECTION CH. TRIPP

(Copyright AFM 1988 - K.W.Arndt)

"FLUTES DU MONDE", c'est aussi l'édition d'une documentation rare et sérieuse :

87: "FLUTES D'EUROPE DU SUD (Provence, Occitanie, Pays niçois, Pyrénées, Espagne, Corse, Sicile)  
88: FLUTES DES AMERIQUES ET DES ANDES (Etats Unis, Mexique, Panama, Martinique, Guyane, Brésil, Amazonie, Colombie, Equateur, Les Andes). 89: FLUTES D'ASIE (1) (Sibérie orientale, Chine, Corée, Japon, Himalaya, Inde, S.E.Asiatique, Indonésie, Philippines). 90: FLUTES D'EUROPE CENTRALE ET ORIENTALE, DES CARPATES AU CAUCASE (Tchécoslovaquie, Hongrie, Yougoslavie, Bulgarie, Albanie, Roumanie, Grèce, Pologne du Sud, Ukraine, Géorgie, Arménie, Azerbäydjan, Turquie).

CONTACT : Charles TRIPP - AFM- 3, rue de Brasse 90000 BELFORT F.(Tél: 84215738 /93514258) ADHESIONS : à l'ordre de "AFM" -Membre sympathisant : 70F, membre actif : 120F -CCP: DIJON 265087 B

# SPIDERWOMAN Theater Inc.

77 Seventh AV. - NEW YORK -10011 - USA (212/ 243 - 6205)



## SPIDER WOMAN THEATER Le succès de 3 femmes Kuna à New York

### INTERVIEW

Par Nathalie NOVIK

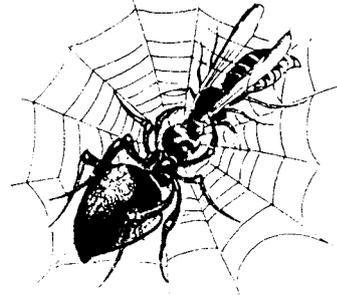
New York 1990

Gloria : Les Kuna vivent dans des îles au large de Panama et de la Colombie, un véritable archipel d'environ 300 îles, certaines désertes. Aujourd'hui, nous parvenons à y maintenir notre identité, notre langue. Il y a deux mois, j'ai été invitée à rencontrer d'autres kuna à Panama pour parler de Noriega - qui appartient à une autre des 7 nations indiennes du Panama. Tout d'abord, je

suis convaincue que Noriega n'est pas le monstre que décrivent les Américains, et ensuite les Kuna pensaient qu'il avait été mis en cause par ceux-ci tout simplement parce qu'il est indien.

Muriel : On a grandi à Brooklyn, avec les Italiens. On a mis du temps à découvrir LA RICHESSE DE NOTRE PROPRE CULTURE. Tout d'abord, les autres Indiens de New York (Sioux, Cheyenne, etc)

voulaient plutôt qu'on soit comme eux, et non pas des Kuna. Et puis ma mère ne voulait pas qu'on parle le Kuna -ou qu'on mentionne nos origines. Papa, d'ailleurs, avait toutes sortes de secrets qu'elle ne connaissait pas. Mais un oncle à nous est retourné à Panama, et, quand il est revenu, les changes ont changé.

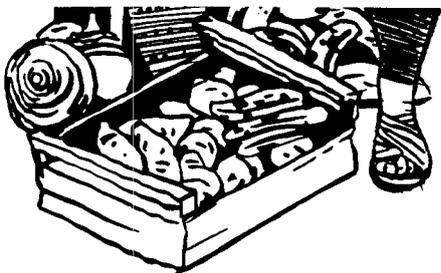


## Papa, pêcheur et cuisinier

Gloria : Papa était pêcheur et cuisinier comme tous les hommes chez les Kuna. Les plats traditionnels ? A base de Yucca, de riz à la noix de coco, les yamb, la soupe de poisson, la soupe à la tortue, les rougets à l'orange et à la noix de coco...

Muriel : Nous allions en vacances à Panama, dans un petit bungalow sur la plage. Mon père confectionnait des filets, ce qu'il m'a appris. On allait pêcher ensemble, on prenait DES TONNES DE POISSON dans les filets, des crabes, des petits requins...

Un jour, les voisins -des Portoricains je crois- ont eu l'idée de tuer un petit porc qu'ils avaient engraisé. Ils ont suspendu la carcasse dans un arbre pour qu'elle dégorge, mais, en réalité, ils n'y connaissaient rien, et la carcasse a pourri à cause de la chaleur. Ensuite ils ont creusé une fosse pour cuire le cochon et là mon père -qui s'était tu jusque là- est quand même intervenu pour essayer de les aider à cuire la viande. Il était là, avec un chapeau de safari, à touiller cette viande, et puis les voisins lui en ont donné une partie... probablement la partie la plus avariée, car quand il l'a apportée à la maison, ça puait tellement que ma mère s'est mise à hurler ; il était si déçu... Mais il avait récupéré la peau du porc qu'il a mis dans une bassine sous son lit dans l'espoir de la tanner un jour... Au bout de quelques temps, cette peau aussi s'est mise à dégager une odeur épouvantable -il a dû s'en débarrasser-.



Muriel : A l'époque où je jouais au théâtre le rôle de POCAHONTAS, nous avions un de ces vieux postes de radio ; et mon père n'avait rien trouvé de mieux que de le décorer entièrement avec les emballages de beurre "Land O'Lakes", avec la fameuse Indienne dessus !

## Des tonnes de poisson

Lisa : Mon père et mon oncle allaient pêcher ensemble et rapportaient des tonnes de poisson -parfois 60 ou 70 prises quand les voisins n'en rapportaient que 5 ou 6 et plutôt maigres. Savez-vous pourquoi les poissons sautent ? Mon père m'a montré : c'est parce qu'ils portent de tout petits vers qui se fixent dans les ouïes...

## Musique Kuna

Muriel : Les chansons Kuna ? Il n'y en a qu'une que nous sachions... mais nous la connaissons par coeur !

Le costume Kuna est superbe, les bijoux sont faits en or 18 carat, avec des anneaux spéciaux pour le nez, qui allongent le nez, ce qui est un critère de beauté. Les femmes portent des Mola ; j'en ai de très anciens(nes). Autrefois, les Kuna se peignaient le corps de motifs bleus.

Gloria : Flûtes de Pan, gourdes, pas de tambour, voilà la musique Kuna. On souffle aussi dans de grosses conques, et dans des flûtes ou de petits sifflets pour imiter les oiseaux. Il y avait dans notre famille un certain Siffleur qui pouvait imiter tous les oiseaux.

Lisa : Quand les Kuna jouent de la musique, ils le font en couple, se répondant l'un à l'autre, ce qui donne leur rythme aux danses. Les hommes jouent en dansant et les femmes dansent en agitant les gourdes.

## Moïse dans Nos Légendes

Muriel : Nous utilisons des canoës creusés dans des troncs d'arbre (dug-out). Ils sont faits à la taille de l'utilisateur ; même les enfants ont les leurs...

Gloria : Oh oui, ça me rappelle... je ne suis pas mince, n'est-ce pas -plutôt "enveloppée"-, et deux petites filles m'avaient invitée dans leur canoë... Ce fut toute une entreprise, nous avons bien failli chavirer !

## Nos beaux canoës

Muriel : Les grands canoës peuvent embarquer huit à dix personnes. Les hommes vont à la pêche, les femmes vont chercher de l'eau douce. Les canoës sont très beaux, décorés de motifs... Imagine le spectacle, au lever du soleil, quand toutes les femmes partent chercher de l'eau dans leurs canoës remplis de calesbasses...

## De la Colombie au Panama

Gloria : Nos Ancêtres ont quitté la Colombie durant une épidémie de fièvre jaune. Certains se sont installés dans les montagnes du Panama et d'autres ont

fini par s'installer dans les îles. Ceux qui habitent les montagnes sont tout petits, encore plus petits que les Kuna des îles ; ils mènent une vie très empreinte de Spiritualité ; leurs vêtements sont magnifiques, tout brodés, et ils portent des chapeaux de plumes. Les habitants des montagnes et des îles sont restés en contact -ils parlent la même langue.

Muriel : Malheureusement, les missionnaires fondamentalistes qui se sont installés chez nous ont détruit beaucoup de traditions anciennes, interdit certaines coutumes, et le résultat actuel est un curieux mélange de culture traditionnelle Kuna et de christianisme, ce qui fait que, quand les Anciens racontent Nos Légendes, on y trouve des personnages comme Moïse !

(Muriel, Gloria et Lisa ont déjà eu l'occasion de se rendre en Europe, et leur attention fut attirée alors par les anciennes traditions celtiques -auxquelles elles s'intéressent vivement, puisqu'elles y voient l'équivalent pour les Européens de leurs propres traditions) .

Interview de Nathalie Novik - New York

février 90



## Nos sources

Lise Mayo, Kuna/Rappahanock est actrice dans la troupe du "Laboratoire des Chefs d'Oeuvres" à New York. Elle a suivi des études classiques de mezzo-soprano à l'Ecole de Musique de cette ville. Elle a obtenu une subvention en 1985 pour travailler avec Kristin Linklater et Tina Packer de la "Shakespeare Compagnie", et une bourse; elle a participé à la création de ce "Théâtre de la Femme Araignée" et de "En dehors des Sentiers Battus".

Gloria Miguel, Kuna/Rappahanock, a suivi des études de théâtre au Collège d'Oberlin (Ohio). Elle a, en outre, travaillé dans le Cinéma pour "Soleil, Lune et Plume" et à la télévision. Elle a fait aussi une tournée aux USA avec "L'Ensemble Théâtre Amérindien", une autre au Canada ("Les Soeurs Rez") etc...Elle a obtenu le prix des meilleurs seconds rôles au prix Sterling 88.

**Tisser des récits  
et libérer l'esprit**

Muriel Miguel, Kuna/Rappahanock, a participé à la création du "Théâtre Ouvert" et à celles de "L'oiseau Tonnerre, Danseurs Amérindiens" et des titres cités. Elle a été durant quatre ans Professeur d'art dramatique.

\*

La Femme Araignée -ou Grand-Mère Femme Araignée- est l'un des Esprits Domestiques préférés chez les Hopi. Ses pouvoirs divins, sa sagesse sans limites et son savoir universel ont fait d'elle une héroïne de la tradition Hopi. Elle professe l'avenir et connaît les langues du monde entier. C'est une araignée commune, toujours présente et prête à intervenir, à aider, conseiller, guider et sauver.

Déesse de la Création, elle est la première qui ait enseigné à tisser à son peuple. Elle tisse toujours un défaut dans ses motifs, pour permettre à son esprit de trouver le chemin de la liberté.

Nous avons recours à son inspiration pour développer notre technique de travail, pour TISSER DES RECITS en créant des motifs avec des mots qui suivent rythmes et mouvements. Nous travaillons sur scène en groupe ; nos mises en scène sont fondées sur des expériences vécues. Nous traduisons ainsi l'histoire de nos

vies, nos rêves et notre imagination en mouvement et rythmée ; nous les épurons pour les réduire à la trame de base de l'expérience humaine commune. Nous sommes ainsi reflet de la "Grande Tapisserie Humaine", toile de notre humanité commune. La découverte, l'amour et la transcendance de nos propres défauts permettent à nos esprits de trouver le chemin de la liberté.

Nous pouvons parler de nos récits ou y réfléchir à n'importe quel moment : dans la rue, pendant les repas ou dans le métro. Puis nous avons des répétitions/improvisations, recherches des différents aspects de nos récits, de nos rêves et images. Quelqu'un racontera une histoire qui sera reprise par quelqu'un d'autre, puis par le groupe, pour être intégrée dans une structure rythmique ou de mouvement, ou pour être ramenée à son essence-même.

Divertissements, passions, tranches de vie. L'individu spectateur éprouve inévitablement une grande émotion à entendre ainsi chanter, chuchoter, murmurer ou hurler les "cordes sensibles" des actrices qui parviennent à faire vibrer aussi celles des spectateurs. Ceux-ci deviennent autant d'éléments de notre toile, tout comme nous de la leur.

Traduction : Marine Le Puloch



# TARAHUMARA

Dossier conçu et réalisé par Claude PEDAILLES

en collaboration avec Pierre TAILLADE

On ne sait pas combien ils sont ; certains disent 20 000, d'autres 60 000. Ils vivent isolés dans la Sierra Madre de Chihuahua, au nord du Mexique, sur un territoire d'environ 50 000 km<sup>2</sup>.

C'est là, dans ces montagnes au relief hostile, dans un paysage sublime mais peu accueillant, qu'ils se sont réfugiés il y a bientôt 500 ans pour tenter d'échapper au joug des blancs, missionnaires et colons espagnols. En vain... Les sous-sols recélaient des richesses que les blancs eurent tôt fait d'épuiser.

Aujourd'hui, c'est la forêt qu'on épuise. L'Indien Tarahumara ne peut que regarder du haut de ses falaises le spectacle déprimant des forêts qu'on ravage quotidiennement sans se soucier du peuple qu'elle nourrissait. La mort de la forêt, c'est la fin de la chasse pour les Indiens. Il faut parcourir de plus en plus de kilomètres pour trouver le bois de chauffage et de cuisson. Plus on coupe d'arbres, moins il pleut. Les sols s'érodent, les cultures diminuent, l'alimentation se réduit au minimum vital pour les adultes et ... 60% des enfants MEURENT DE MALNUTRITION avant 5 ans.

De plus en plus, les Tarahumara sont obligés d'aller vendre leur force de travail dans les villages, ce, pour un "salaire" de misère. Les femmes qui ne trouvent pas de travail mendient, aidées de leurs enfants ; les jeunes, celles qui sont encore célibataires, SE VENDENT à bas prix aux métis pauvres, dans les quartiers sordides des grandes villes du Nord -comme Juarez- à la frontière des USA.

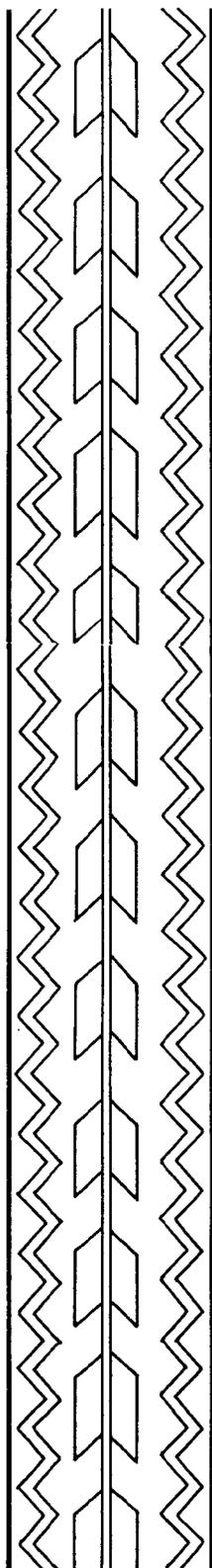
Une de nos plus grandes craintes : leur contamination par le SIDA. Aucun cas n'a encore été répertorié OFFICIELLEMENT... Comment ne pas envisager le pire, tant l'on pense aux épidémies historiques qui décimèrent les populations indiennes dans toute l'Amérique...

En France, les Tarahumara sont connus des lecteurs de l'écrivain A. ARTAUD qui leur dédia l'un des plus beaux textes les concernant, et leur voua une profonde admiration et un certain "culte".



# Là où vit

## "Celui-Qui-Est-Le-Père",



"Les Tarahumara sont les Vrais Piliers de l'Univers ; aussi doivent-ils prendre soin de leur monde...

La terre est ronde comme une tortilla, ou comme un tambour à la limite duquel on ne peut voir plus loin. Dans ces confins, se dressent des colonnes qui s'élèvent jusqu'à la Terre Bleue; elles sont en fer et soutiennent ce monde qui, sans elles, s'effondrerait. Les Tarahumara sont sur la terre comme sous un chapiteau. Au-delà des limites, s'étale la Grande Eau où vivent les Habitants des Confins. En montant trois fois par les colonnes, il est possible d'arriver là où vit Onoruame, Celui-Qui-Est-Le-Père.

Le Monde finira dans l'obscurité ; l'eau recouvrira tout -mais de tout petits hommes veillent.

Quand la terre touchera à sa fin, les hommes se sauveront par eux-mêmes ; ils utiliseront une vieille couverture, une Churita, tissée avec un fil très, très serré. Protégés de l'eau par celle ci, ils pourront escalader le mont le plus haut et se réfugieront dans une grotte, en ayant bien soin d'en obturer l'ouverture afin de l'imperméabiliser.

Les Tarahumara savent, depuis des temps très anciens, que le Monde, un jour, finira..."

### entre RAYENARI et MECHA

sources : "Cronicas de la Sierra Tarahumara" - Luis Gonzalez.R. -Mexico, SEP, 1984. (Il faut savoir que lorsque les Tarahumara parlent de leur peuple, ils ne le désignent jamais par la 1<sup>o</sup> personne du pluriel -nous, qui englobe le locuteur-, mais toujours par la 3<sup>o</sup> personne du pluriel -ils-, de façon à garder une certaine distance par rapport au sujet relaté. A la fin de leurs récits, ils ne manquent jamais de conclure par "Ainsi disent -ou disaient-ils".)

# LA COLONISATION



## Antonio de Monroy

Le territoire Tarahumara est colonisé depuis quatre siècles. C'est en 1589 qu'Antonio de MONROY, gouverneur de la Nouvelle Biscay, atteint la Sierra où vivent différentes ethnies dont la principale est celle des RARAMURI, littéralement "Plante-de-Pieds-Coureuse", nom qui évoque les marathons auxquels s'adonnent encore aujourd'hui ces indiens. Jusqu'au début du 17ème siècle, les différentes expéditions conduites vers ce territoire ont pour but essentiel la recherche des mines, comme partout dans le monde colonial espagnol.

## Les "Réductions"

Puis vint le temps de la christianisation et de l'évangélisation. Des prêtres fondent la nation et la mission Tarahumara et, pour mieux réussir dans leur entreprise, tentent vainement de contraindre les Indiens à vivre en villages autour des mines où ils sont exploités par les Espagnols. Mais les Tarahumara refusent ce groupement et cet enfermement forcés et continuent de vivre dans les montagnes et les cavernes, comme aujourd'hui encore. Plusieurs révoltes éclatent entre 1622 et 1724 qui sont horriblement réprimées mais sans succès sur le regroupement des population, le mode de vie traditionnel des Indiens étant parfaitement adapté aux conditions du milieu biogéographique : une succession de chaînes de montagnes avec fort peu de vallées et où la pauvreté des ressources rend nécessaires la dispersion et le nomadisme saisonnier, comme les Chichimèques, les "Barbares du Nord", les Tarahumara étaient à l'origine des chasseurs-collecteurs, donc semi-nomades. Il faudra presque un siècle aux missionnaires pour comprendre ce fait écologique et culturel. Après le soulèvement de 1700-1701, ils cesseront de contraindre les Indiens à se réunir en villages et s'efforceront de les attirer par la persuasion.

Persuasion toujours difficile à maintenir, puisque les Jésuites s'obstinaient à traquer ce qu'ils appelaient les "vices" des populations indigènes : "l'ivrognerie, la polygamie et le libertinage". Sans compter les vexations et inspections inquisitoriales continues des autorités espagnoles.

Il est à noter que ces villages s'appelaient "Réductions", terme qui dévoile la volonté des colonisateurs de réduire la liberté de ce peuple.



## LA RESISTANCE

### Les méthodes d'une guérilla audacieuse

Les rebelles Tarahumara, lors de leurs "guérillas" attaquaient plus ou moins simultanément divers endroits par groupes de cent à cinq cents hommes. Ces ensembles n'étaient pas commandés par un "général" mais par de petits chefs qui prenaient la direction des opérations,

soit en raison de leur valeur, de leurs exploits ou de leur éloquence, soit encore à la suite d'un consentement tacite des autres Indiens. La convocation à la révolte se faisait au moyen de messagers qui passaient de groupe en groupe pour communiquer les plans d'attaque. Ceux-ci emportaient soit une flèche de leur ethnie qu'ils échangeaient contre une autre flèche en signe d'acceptation - chaque peuplade possédait son type particulier de flèche -, soit de petits morceaux de bois entaillés où un nouveau trait indiquait l'accord des divers alliés.



La stratégie indienne exploitait à fond les forteresses naturelles de la Sierra. Le Tarahumara connaissait parfaitement son pays et savait quels sommets montagneux étaient vraiment inexpugnables. Dans la plupart des cas, l'Espagnol restait impuissant devant ces redoutes où les rebelles pouvaient résister pendant des mois, grâce à leurs approvisionnements en maïs et en flèches. L'audace et l'assurance de l'Indien avec pour seules armes, son arc (ataka) et les flèches (cogira), face aux armes à feu plus puissantes de ses ennemis étaient étonnantes. Il combattait toujours jusqu'à la limite de ses forces et préférait souvent mourir plutôt que de se rendre. Cette vaillance et ce courage exceptionnels, l'Espagnol les qualifiait d'entêtement diabolique. Sans voir son propre fanatisme effréné à détruire et saccager un pays et une race pour le seul profit immédiat et matériel.

## La répression des révoltes indiennes

Face à cette résistance, les blancs n'hésitaient pas à détruire les moissons. Privé de maïs, l'Indien s'avouait vaincu. Un autre type de représailles touchait aussi très fortement les Tarahumara : la prise en otages des femmes et des enfants. Lorsque les militaires réussissaient à capturer des "rebelles", ils instruisaient contre eux des procès. Si les Indiens avouaient s'être rendus coupables de meurtres, d'incendies ou d'autres crimes, ils étaient exécutés et leur tête coupée formait un avertissement sévère pour leur frères de race.

Citons simplement, comme exemple, le cas relaté par Neumann, missionnaire belge de la Sierra Tarahumara de 1681 à 1732. A la suite d'une rébellion, une trentaine d'Indiens sont faits prisonniers et passés par les armes. Puis, pour la "réflexion salutaire de la population", leurs têtes tranchées furent fixées à des poteaux dans le village de COCOROMACHI et tout au long du chemin de YEPOMERA pour servir de pâture aux corbeaux. Les sorciers aussi étaient impitoyablement poursuivis pour leur rôle dans le déclenchement des rebellions, et aussi parce qu'ils étaient les représentants de l'Ame Indienne, les intermédiaires magiques entre les puissances surnaturelles et les hommes, le ferment et la force des tribus et des clans. Citons pour les Tarahumara : le "roi" Juan Cocle, révolte de 1606 et Tréporaca dans la révolte de 1646 (Source : Révoltes des Indiens Tarahumara (1626-1724) Joseph NEUMANN. Paris 1969, Université de Paris).

## LA SIERRA TARAHUMARA



Les TARAHUMARA vivent dans l'état de CHIHUAHUA situé au sud de la frontière américano-mexicaine ; c'est le plus grand des 32 états fédérés du Mexique avec 247.087 km<sup>2</sup> de superficie (presqu'égal à la France), c'est-à-dire 12,53% du territoire national.

Il y a quelques millions d'années, la superficie de l'état de Chihuahua était recouverte par un gigantesque lac, ou une mer intérieure. Les portions de terre qui émergeaient formaient à l'ouest une grande île qui correspondrait aujourd'hui à la Sierra Madre Occidentale et une chaîne de petites îles, ou sorte d'archipel, à l'est (Sierra Madre Occidentale).

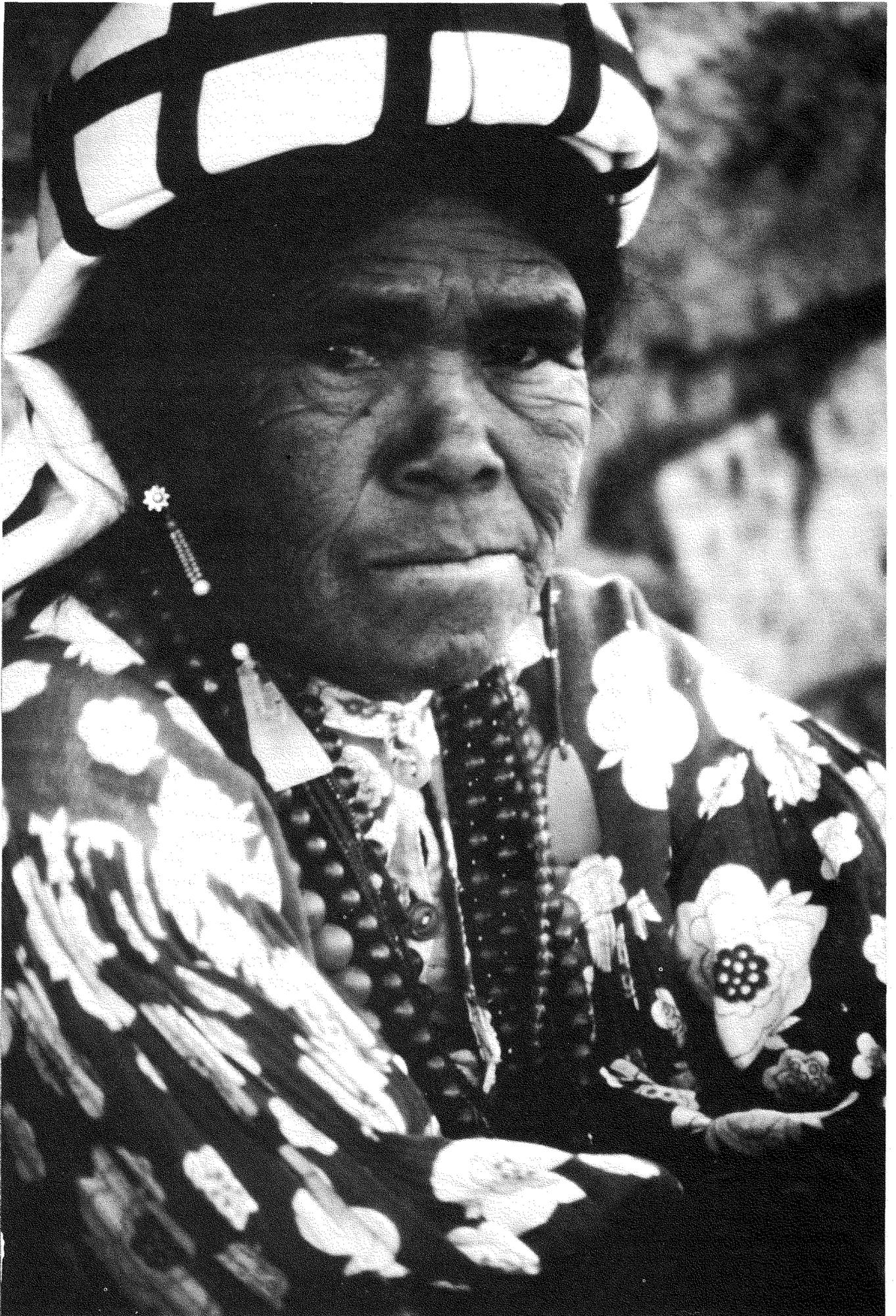
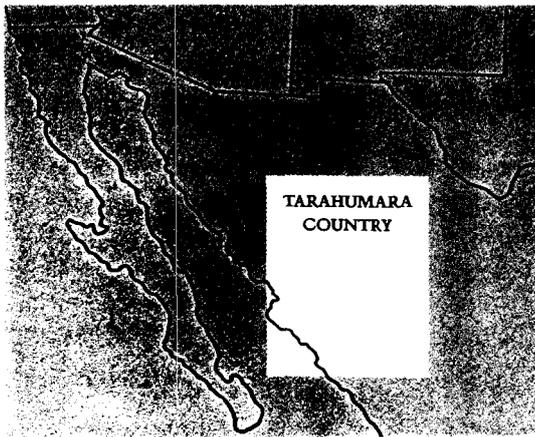


Photo: J.F. RIPPE



A la suite de mouvements divers des capes terrestres, les eaux se retirèrent. Seuls témoins de cette époque, les fossiles marins que l'on peut rencontrer encore aujourd'hui dans les zones arides de la région de MAPINU ou dans la vallée de JUAREZ.

Situé dans la portion nord de l'altiplano mexicain, Chihuahua est formé dans ses 2/3 par des montagnes et "Serranias". On peut distinguer 3 grandes régions :

- la Sierra Madre Occidentale à l'Ouest et au Sud-Ouest,
- les Serranias indépendantes au centre et à l'Est, et les grandes "Llanuras" (plaines semi-désertiques) au Nord et au Sud-est.

## RARAMURI

C'est cette partie de la Sierra Madre Occidentale qu'on appelle, à Chihuahua, "la Sierra Tarahumara", déformation espagnole du mot RARAMURI, nom du groupe ethnique principal qui la peuplait lors de la colonisation.

La Sierra Tarahumara s'étend sur environ 50.000 km<sup>2</sup>, entre le 26ème et 29ème degrés de latitude Nord et les méridiens 106 et 109 de longitude Ouest.

Depuis l'époque des premières missions, on fait la distinction entre deux zones : la Alta Tarahumara (Haute Tarahumara), région d'altitudes majeures (le plus haut sommet du massif de MOHINORA dépasse 3.000 m), orientée en un demi-cercle ouest/sud-est à l'intérieur duquel se trouve la région des canyons ou "Barrancas", soit la Baja Tarahumara (Basse Tarahumara).

Le critère géographique pour délimiter les 2 régions est sujet à divergences. On constate cependant des variantes culturelles entre Haute et Basse Tarahumara.

La précipitation pluviale se situe entre 600 et 800 mm. La température moyenne est de 18 à 20° au dessus de zéro mais en hiver elle baisse jusqu'à moins 20° et en été s'élève jusqu'à 25 à 30° au dessus de zéro.

Ils vivent en habitats dispersés au milieu des montagnes, dans des petites maisons de pierres ou de bois appelées "rancho". Il n'y a donc pas de village tarahumara ; les villages que l'on peut rencontrer en sillonnant la Sierra sont habités par les métis mexicains et parfois par quelques familles tarahumara, en intermittence; ces villages ont été créés pour la plupart par les missionnaires. Les Tarahumara y viennent le dimanche afin d'assister aux discours de leurs gouverneurs après la messe -bilingue dans certaines localités - et pour certaines localités - et pour se procurer certaines denrées empruntées au régime des blancs (café, sucre, savon).

Contraints à la sédentarité, les Tarahumara sont devenus agriculteurs, cultivant principalement le maïs (base de leur alimentation) les haricots rouges et les Calebasses.

Les méthodes agricoles sont restées traditionnelles. Le labour se fait avec une paire de mules ou de chevaux - autrefois des bœufs - qui tirent une araire à lame de métal.

Les semailles s'effectuent à l'aide d'une "WIKI", bâton à semer de plus d'un mètre auquel est adapté une pointe en fer. Métis et Indiens utilisent encore cet "wika", outil précolombien.

## Trop peu de bonnes terres

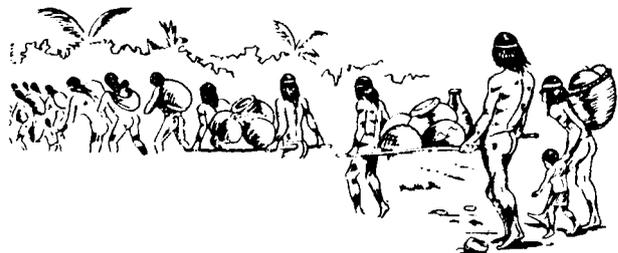
La récolte se fait à la main et est transportée dans des paniers faits en lanières de cuir, porté sur l'épaule ou par des mules ou des ânes.

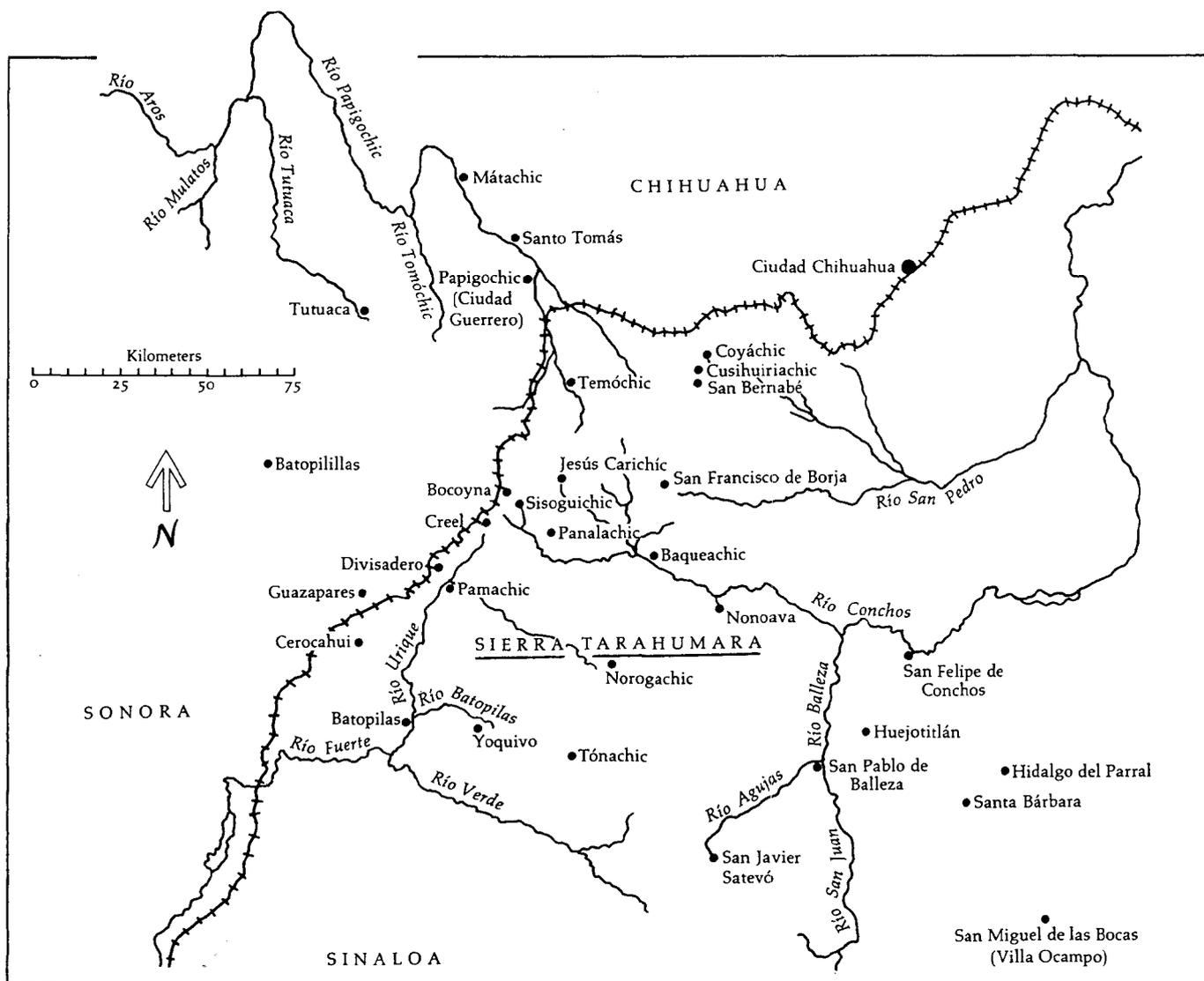
Un sol pauvre à la couverture arable très mince, un relief très accidenté, et le manque de possibilités d'irrigation, ont maintenu l'agriculture à un niveau rudimentaire. Les champs, de petites dimensions, sont accrochés sur les pentes, nichés dans les replis du terrain, au fond des vallées, sur les plateaux et très dispersés.

Le plus souvent, la production est insuffisante, entraînant la nécessité d'achats, problème accru par la présence d'une population de main d'œuvre ouvrière ne se consacrant pas à l'agriculture.

Dans le domaine agricole comme dans celui de l'élevage, les Tarahumara souffrent des plus mauvaises conditions, ayant peu de pâturages, les terres les plus mauvaises et ne bénéficiant que rarement des diverses tentatives mises en œuvre pour améliorer méthodes et productions.

- La langue qui est parlée est le RARAMURI, ou Tarahumara. Elle appartient à la famille linguistique UTO-AZTEQUE qui s'étend de l'état de l'UTAH jusqu'à la moitié centre-amérique.





## LA TERRE VOLEE

La terre est pour les Tarahumara, comme pour tous les peuples indigènes d'Amérique, l'élément vital qu'on leur soustrait depuis 4 siècles sans souci du lent ethnocide qu'un tel acte provoque.

A partir de 1673, les villages de Mission s'organisèrent en Partis et Provinces selon un plan visant à fixer et exploiter les terres que l'on assignait à chaque lieu de peuplement indigène. D'autre part, toute communauté créée au temps de la Colonie, possédait à son usage exclusif une lieue carrée de terres ; le restant des terrains, laissés en friches, appartenaient en théorie à la Couronne.

En réalité les colons, bien que pouvant acquérir légalement les terres de la Couronne, se les approprièrent en fraude et envahirent les terres réservées aux Tarahumara. Les autorités révélèrent leur duplicité en fermant les yeux sur ces procédés abusifs qui se répétèrent au cours des siècles. En 1767, après l'expulsion des Jésuites, les terres communales Tarahumara furent considérées comme biens appartenant au clergé, les autorités espagnoles les occupèrent et ne les restituèrent que 20 ans plus tard.

En 1825, la législature locale autorisa la réduction des terres indigènes en propriétés particulières. En 1856, les communautés indigènes furent considérées comme communautés civiles, ce qui permit l'intervention des Municipalités dans la gestion des fonds de Communauté. Ainsi l'Indien, déjà réduit à n'avoir que les terres les plus ingrates par l'immigration, fut-il enserré dans un réseau de tutelle administrative et économique qui l'empêcha de se développer suivant ses propres besoins et sa propre philosophie sociale et économique.

Les occupations illégales de terres et la législation foncière au détriment de la population indigène se poursuivirent jusqu'au début du 20ème siècle.



## Restitution de terres

Après la Révolution, commencèrent dans tout le Mexique, les actions de restitution ou confiscation des terres pour démanteler les grandes propriétés.

Rappelons d'abord que la Révolution commença en 1910 et fut suivie d'une guerre civile qui dura 10 ans dans laquelle s'illustrèrent Pancho Villa et Emiliano Zapata qui furent tous deux assassinés parce qu'ils étaient les plus fervents partisans et défenseurs de la réforme agraire et pour Zapata de la cause Indienne.

Néanmoins la réforme agraire eut lieu et aujourd'hui, dans la Sierra Tarahumara, il existe deux formes de propriétés. La petite propriété, aux limites fixées entre 100 et 800 hectares, selon la qualité des terrains (irrigués ou non, arides, etc...) et l'Ejido qui est fondé sur une organisation coopérative de la gestion foncière.

Depuis 1971, les terres et les eaux dont est doté un noyau de population sont exploitées par la collectivité selon un régime défini par la Loi de Réforme Agraire. Les affaires concernant la communauté relèvent d'une assemblée générale des "ejidatarios" (chefs de famille) qui prend les décisions et élit pour trois ans le commissariat "ejidal" (un président, un secrétaire, un trésorier et leurs suppléants) qui exécute les programmes, et le conseil de vigilance (même composition) qui doit contrôler la conformité des activités avec la Loi.

En majorité, les "ejidos" sont exploités sous forme collective; une partie du travail est individuel (ainsi la terre est divisée en parcelles cultivées par chaque famille), l'autre étant collective (achats de matériel agricole, commercialisation de la production). A Norogachi, le travail collectif est centralisé autour de l'extraction du bois et de la scierie où une trentaine d'hommes métis et indiens travaillent par roulement d'une semaine pour permettre à tous les "ejidatarios" de bénéficier d'un salaire.

## Autorités "ejidales"

Cette forme d'autogestion qui, normalement, devrait profiter à tous les paysans également est malheureusement souvent orientée pour favoriser les intérêts des métis face à ceux des Indiens. Très peu d'"ejidos" sont totalement indigènes et, le plus souvent, quel que soit le pourcentage de Tarahumara de l'"ejido", ce sont les métis qui sont autorités "ejidales". Ce qui ne favorise guère l'expression des Tarahumara qui s'enferment alors dans le mutisme qui leur a permis, depuis l'arrivée des Blancs, de résister et de préserver tant bien que mal leur identité.

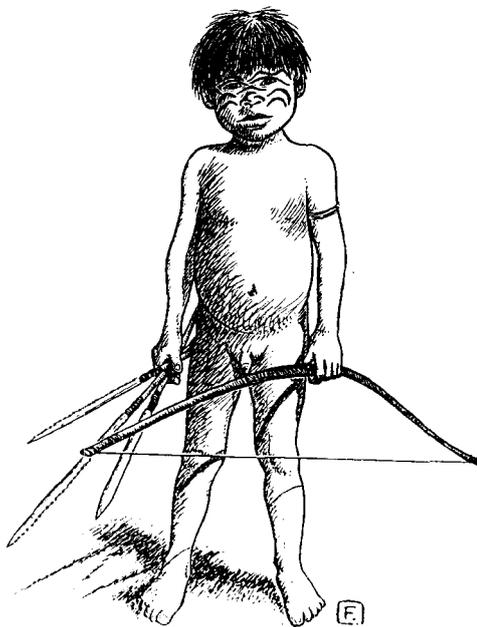
Les cas sont fréquents de corruption et de fraude. A Norogachi un commissaire fut un jour évincé pour s'être approprié les bénéfices de la

collectivité. Malgré cela, un certain nombre de métis tentèrent de l'imposer de nouveau comme commissaire. Certainement ceux qui avaient profité avec lui de ses prévarications. Ce fut finalement un Tarahumara qui fut élu commissaire. Aussitôt, lors des "juntas" (réunion mensuelle de l'"ejido") des heurts, des conflits éclatèrent entre lui et les métis. Puis ceux-ci préférèrent l'amadouer avec des cadeaux et se chargèrent de l'éloigner en l'envoyant le plus souvent possible régler des problèmes bureaucratiques à Chihuahua ou à Parral.

Les lopins de terres "ejidales" cultivés familialement sont souvent très petits et il n'est pas rare de voir des familles indiennes vivre sur seulement 1 à 2 hectares de terrains agricoles. Aussi les Tarahumara sont-ils presque forcés aujourd'hui, pour compléter leurs ressources, de faire un travail salarié pendant les périodes où les cultures leur laissent un peu de temps, c'est-à-dire surtout l'hiver. Travail salarié très mal rémunéré et qui contribue, par la transformation de leurs besoins, peu à peu, à leur "aculturation". Le travailleur Tarahumara est très apprécié des entrepreneurs, non seulement pour son grand rendement au travail mais aussi parce qu'ils payent souvent son bas salaire sous forme de marchandises.

En outre, il existe encore de nombreux problèmes concernant la législation de la tenure foncière, les extensions des terres et leurs limites notamment. Sans compter celui, plus grave, lié à la surexploitation de la forêt qui entraîne des désordres écologiques (disparition du gibier, érosion, pollutions...) qui contribuent à diminuer les ressources traditionnelles des Tarahumara.

La montagne Tarahumara reste donc la proie d'intérêts financiers et industriels qui se moquent bien de la culture traditionnelle des Indiens. Des intérêts pour qui le seul Indien intéressant est celui qui sort du cercle de sa communauté.



# DEMOCRATIE TRADITIONNALISTE

Les Tarahumara semblent n'avoir jamais eu un seul gouverneur général pour tous. Avant l'arrivée des Espagnols, il se peut qu'aient surgi des chefs de durée passagère et d'autorité temporelle à l'occasion de conflits inter-ethniques principalement, qui en guérilla ou en problèmes de terres etc. Les chroniques coloniales les plus anciennes, celles de J.FOANT par exemple, en 1603 et les suivantes, mentionnent que ledit missionnaire désigna lui-même des représentants de l'autorité parmi les Indiens, à mesure qu'il visitait les communautés Tarahumara. Ce fut là le commencement d'une organisation sociale qui s'autochtonisa totalement par la suite.

Actuellement il n'existe pas de chef unique des Tarahumara. Leur conception et leur pratique du pouvoir est beaucoup plus démocratique et partagée.

## Election des "Siriamé"

Chaque communauté élit ses gouverneurs ou "SIRIAME". C'est en fonction de leur maturité, de leur reconnaissance des traditions, de leur honorabilité qu'ils sont choisis.

Ils sont élus à la majorité, à mains levées. Les membres de la communauté cooptent leurs représentants. Le système de candidature n'existant pas, tout homme réunissant les qualités requises est susceptible d'être élu et ne saurait refuser son élection et les charges qui en incombent.

La durée moyenne du mandat politique est de 3 ans, révocable cependant à tout moment de la communauté.

Les gouverneurs cumulent plusieurs fonctions, dont la justice, l'ordre public, le maintien des valeurs et traditions tarahumara. Ils ne perçoivent aucune rémunération.

## "Général", gardien traditionnaliste et marieur

Chaque communauté élit 3 gouverneurs et un "général", le plus âgé, gardien des traditions. C'est un peu le médiateur entre l'univers céleste et terrestre. Il est le porte-parole de certaines prophéties adressées au peuple tarahumara par des entités inconnues. C'est aussi le "marieur". Les familles s'adressaient à lui autrefois pour marier leurs enfants. Mais cette pratique semble se perdre aujourd'hui.

Chaque gouverneur a charge d'une localité et est aidé par une sorte de corps militaire, modèle résiduel datant de la conquête, formé de plusieurs "capitaines" et de "soldats" garants de l'ordre



social. Ce sont eux qui vont à la recherche des malfaiteurs et les convoquent pour qu'ils soient jugés en place publique par les gouverneurs qui les sermonnent et les punissent. Les accusés nient rarement les faits pour lesquels ils comparaissent. Autrefois, ils étaient fouettés publiquement, pratique instaurée par les Espagnols. Aujourd'hui, on leur demande de réparer les dommages en payant une amende aux victimes et, selon la gravité du délit, en les obligeant à fournir un travail d'utilité collective.

En cas de récidive, de résistance à se présenter devant le tribunal indigène ou de non-paiement des amendes, l'inculpé peut être incarcéré.

## "Nawesari"

Une des tâches importante des gouverneurs, est de faire des discours, NAWESARI. Dans certaines régions, après la messe, ils s'adressent à tour de rôle en premier aux femmes puis aux hommes de la communauté réunie dans la cour de l'église, en présence des pères jésuites.

Ils ont en main des bâtons, sorte de sceptres, symbole d'autorité, hérités des Espagnols.

Ces discours prononcés sur un ton monocoque, et à un rythme très soutenu répètent toujours les mêmes recommandations où est exalté "l'idéal pacifiste" des Tarahumara (C. DEIMEL, les TARAHUMARA, Ed. Federop 1980).

Les exhortations à ne pas voire avec excès et à ne provoquer de bagarres pendant les fêtes, à ne pas voler, à ne pas battre les enfants, à travailler, à partager avec autrui, répétées parfois chaque dimanche, fonctionnent comme une sorte de "vaccin social", mesure préventive contre toute forme de délinquance. C'est dans un silence respectueux que l'assemblée écoute les SIRIAME, les porteurs de bâtons, leurs gouverneurs.

Les gouverneurs sont très souvent invités aux "tesguinadas" organisés par les membres de leur communauté. Leur présence suffit en principe à maintenir l'ordre.

# LA MONTAGNE TARAHUMARA, douloureuse et belle



La montagne Tarahumara est à la fois douloureuse et belle. Etrangement parsemée de rochers gigantesques aux formes insolites, sortes de sculptures naturelles jaillies des plis et des déchirures de la terre, mélange de figures humaines et animales, elle semble manifester la présence des Esprits cosmiques de l'Univers. "Le pays des Tarahumara est plein de signes, de formes, d'effigies naturelles qui ne semblent point nés du hasard, comme si les dieux, qu'on sent partout ici, avaient voulu signifier leurs pouvoirs dans ces étranges signatures..." Cet envoûtement qui avait saisi Artaud en août 1936, les Indiens Tarahumara l'avaient depuis toujours incorporé en eux-mêmes. Ils formaient avec leur terre une communauté à la fois magique et charnelle quand nous sommes venus les déranger et les précipiter dans notre monde mécaniste et rationnel. Que reste-t-il aujourd'hui de cette fusion entre l'homme Tarahumara et la Nature ?

Après quatre siècles d'oppression, malgré la spoliation de certaines de ses terres, le Tarahumara, quand il n'est pas "chabochisé", continue de manifester son attachement à sa Terre. Dans ses rites agraires, dans ses fêtes, silencieusement, parfois sous le masque de la religion importée, il continue d'offrir sa vie et ses produits à ses anciens dieux. Acte refoulé, en grande partie inconscient, mais manifeste.

## Indien "chabochisé"

De chabochi : métis, littéralement "Homme-à-Barbe". C'est un Indien qui a abandonné sa communauté, copie les manières des métis pour se faire accepter par eux et qui est le plus souvent réduit à la misère et à la mendicité. Un paria qui n'appartient plus à aucun monde.

Aujourd'hui encore, c'est par la création de villes ou de villages que se réduit l'espace de la culture Tarahumara. CREEL est l'exemple type de ce phénomène, et illustre parfaitement comment au nom de la "civilisation", on continue de spolier les Indiens. C'est le gouverneur de Chihuahua, Enrique CREEL, qui lui a donné son nom à la fin du 19ème siècle. Il avait promulgué une loi "en vue de la civilisation et de la progression" des Tarahumara. Toujours cette fantasmagorie d'unicité de l'"histoire" et du "progrès" véhiculée par l'Occident en même temps que sa religion. En 1899 on avait fondé un internat indien, en 1906 une colonie modèle, un pueblo d'Etat que l'on baptisa du nom de CREEL. Et en 1907 le train "Kansas city, Mexico Oriente" arriva à CREEL. Ce qui permit d'accroître l'exploitation de la forêt Tarahumara commencée au 19ème siècle par les Américains soucieux de protéger leurs propres forêts !

## Des Compagnies dévastatrices

Aux Etats-Unis, durant la moitié du 19ème siècle, la cupidité et l'ignorance des colons causèrent une désastreuse surexploitation des grandes forêts dans les Apalaches, les Rocheuses et la côte pacifique. En 1876, devant l'envergure des coupes, le département d'agriculture s'inquiéta et décida de les contrôler. Au cours des décades suivantes, la forêt de la Sierra de Chihuahua fut constituée en zone d'extraction forestière pour le marché des Etats-Unis. Ce qu'on ne peut ou ne veut plus faire chez soi, on va le faire chez les autres, en s'entendant bien sûr toujours sur le dos des populations indigènes. En 1909, la "Mexican Transportation CO" associée à la compagnie des Chemins de Fer du Nord-Ouest du Mexique signa avec le gouverneur CREEL, un contrat pour l'exploitation forestière de la zone.





Cette exploitation se fit sur la base d'une véritable dévastation : les sapins qui ne passaient pas dans les scies mécaniques étaient transformés en bois de chauffe pour les besoins des populations de Chihuahua et des chemins de fer locaux. On ne se préoccupa nullement du renouvellement des arbres ainsi détruits jusqu'en 1935, date à laquelle le "Secrétariat au développement de Fomento" dicta les premières dispositions concernant l'exploitation des forêts d'une façon "ordonnée et raisonnable". Dispositions qui ne furent pas appliquées et, aujourd'hui encore, malgré une campagne de reforestation, la forêt, élément vital de l'organisation sociale des Indiens, continue de disparaître, avec la complicité des propres dirigeants du pays !

### La Korima

Aujourd'hui, les Tarahumara viennent de plus en plus souvent passer quelques mois en ville ramasser quelque argent pour pouvoir acheter les objets indispensables à leur vie dans la Sierra dont le tissu pour la confection des vêtements de toute la famille.

Les hommes travaillent sur les marchés, dans la construction ou la récolte des fruits et légumes, etc... Les femmes essaient de vendre leur artisanat de porte en porte ou bien s'embauchent à la plonge dans les restaurants. La majorité d'entre elles cependant choisissent de demander l'aumône, récoltant argent ou aliment au gré des boutiques et supermarchés. Toujours très dignes, elles passent près des gens sans un mot avec leur ribambelle de gamins qui, eux, se chargent sans vergogne de tendre la main.

### Règle de Contre-Don et de Réciprocité

La mendicité est naturelle et libre chez les Tarahumara ; qu'on leur donne ou pas, ils restent impassibles et indifférents car pour eux, "donner à celui qui n'a rien n'est même pas un devoir, c'est une loi de réciprocité physique que la Monde Blanc a trahie." (A. Artaud). Cette coutume, s'appelle "Pedir Korima" et elle est largement utilisée par tous ceux qui n'ont pas suffisamment de ressources, les vieux en priorité. Mais pour les Tarahumara recevoir c'est aussi s'obliger à donner. La règle du Contre-Don et de la Réciprocité est chez eux une loi universelle qui s'applique à tous sans restriction. Le manquement à cette loi, ne s'observe que chez les Indiens qui ont fréquenté longtemps l'univers des blancs.

La Korima (de Kori : don) est donc un système d'aide et d'Echange (celui qui est indigent offrira son travail) qui renforce la cohésion du groupe et la sécurité dans un milieu naturel où l'individu est relativement isolé pour assurer sa survie. Les Indiens qui ont connu la ville et le mode de vie urbain incertain l'opposent à la vie dans la Sierra où la nourriture reste assurée quoi qu'il arrive. Car de la Korima, on entre dans un réseau d'échange où l'on peut dire que toute nourriture revient : si j'envoie une tasse de lait à une personne, la tasse me reviendra pleine de "quelites" (plantes sauvages), etc... LES ECHANGES SE DEVELOPPENT DE PERSONNE A PERSONNE EN CERCLES CONCENTRIQUES JUSQU'A LA CONSOMMATION FESTIVE QUI MANIFESTE DE FAÇON EVIDENTE LES RAPPORTS QU'ENTRETIENNENT LES MEMBRES DU GROUPE.

Malheureusement, cette philosophie sociale des Tarahumara est souvent exploitée contre eux-mêmes par les Métis qui, par une politique de dons abusifs, arrivent à circonvenir les membres élus Tarahumara des "éjidós" (structure de base du système mexicain de tenure foncière). Car c'est aussi une coutume du pays de ne pouvoir refuser ouvertement une chose qui vous est offerte et, une fois accepté le cadeau, le Tarahumara se sent l'obligé de son "généreux" mais intéressé donateur, et oublie ses idées de justice communautaire originelle.

### Spiritualité

Les TARAHUMARA croient à leur façon et pratiquent leur religion à leur manière.

Toute chose dans la nature possède une âme ; tout phénomène est d'origine divine.

La religion tarahumara, écrit L.GONZALEZ, peut se synthétiser comme étant un culte astral, s'exprimant à travers des rites de fécondité et des cérémonies effectuées pour éloigner le mal, ainsi que divers rites qui apporteront sécurité et tranquillité et éviteront tristesse et peur.

Autrefois, les Tarahumara rendaient un culte au soleil, RAYENARI, "Celui qui est le père" et à la lune, MECHA, celle qui est la mère. Malgré l'imposition de la religion catholique venue se surimposer aux rites et croyances traditionnels, ces cultes sont restés vivants même s'ils ont perdu leur mode d'expression originel. Au cours des fêtes on ne manque jamais d'offrir aux quatre points cardinaux un peu de "tesguino" la boisson sacrée des Tarahumara.



## Tesguinada

La "tesguinada" est la fête où l'on boit le tesguino, la boisson sacrée des Tarahumara. Cette boisson fermentée, sorte de bière préparée avec du maïs est essentielle à la vie des Indiens. Son importance vient du fait qu'ils l'utilisent pour tout dans la vie familiale, sociale, politique, religieuse. Le tesguino plaît aux vivants, aux morts, aux hommes, aux femmes, aux nouveaux-nés et aux anciens, ainsi qu'aux dieux. Malgré les interdictions des Jésuites et en dépit de toutes les attaques, le tesguino accompagne nécessairement tous les événements qui animent la vie des Tarahumara : au cours des travaux collectifs, des fêtes religieuses, des festivités du cycle de la vie, naissance et baptême, majorité et mariage, à la mort d'un familier. Egalement au cours des danses qui rythment le cycle vital des Indiens et de la nature.

LUMOLTZ, explorateur du 19<sup>ème</sup> siècle dit à ce propos : "avec les danses et le tesguino, ils expriment à Dieu tout ce qu'ils veulent".

Chaque famille se doit d'organiser une tesguinada au moins une fois par an. Réciproquement une famille se rend de 20 à 50 fois par an aux tesguinadas des fermes voisines ou plus éloignées, parcourant des distances de plus de 10km.

La vie sociale des Tarahumara dépend entièrement de ces moments où ils se rassemblent et se retrouvent entre communautés de buveurs régies par des règles d'hospitalité précises et complexes.

## Carrera de Bola

Les Tarahumara sont renommés pour leur grande résistance physique et leur endurance au cours de ces fameuses "Carrera de bola", sorte de marathons qui peuvent durer parfois plusieurs jours et plusieurs nuits. Depuis des siècles les Tarahumara pratiquent cette course à travers les terrains escarpés de la Sierra. Ils poussent devant eux une boule de bois de pin qu'ils ont eux-même taillée (de la grosseur d'une boule de pétanque). Chaque coureur doit projeter la boule avec le dessus du pied, l'usage des mains étant interdit. Il la rejoint, la relance de nouveau jusqu'à ce qu'il parvienne à l'une des extrémités du parcours déterminé à l'avance (il peut être de 5 à 10 km et être parcouru un nombre déterminé de fois. Dans

le cas des grandes courses, des femmes attendent les coureurs le long du parcours avec des Calebasses pleines de "pinole" (boisson énergétique et désaltérante faite de farine de maïs grillé et d'eau).

Ces courses donnent lieu à des paris entre les équipes adverses formées de représentants de communautés de différentes localités, moyen de faire circuler les biens personnels non accumulables dans le système économique traditionnel des Indiens.

## "Jicuri", le Culte du Peyotl

Outre la renommée d'être de fameux marathonmen, les Indiens Tarahumara sont aussi connus pour être les derniers adorateurs du PEYOTL.

Le peyotl (*lophophora williamsii*) est un petit cactus qui pousse dans les montagnes désertiques du nord du Mexique et du sud des U.S.A.

Le culte du peyotl est rendu lorsqu'un Tarahumara sollicite cette cérémonie pour aider sans sa montée au ciel l'âme d'un mort qui a participé à ce culte dans sa vie. Si le culte ne lui est pas rendu, on dit que son âme errera indéfiniment et apportera maladies et autres péripéties à sa famille et à ses proches ainsi qu'à leur bétail et à leurs cultures.

Le culte peut aussi être rendu afin de soigner une maladie, ou se purifier intérieurement et tranquilliser son esprit.

Le rituel du JICURI ou peyotl se célèbre uniquement en hiver. Les Tarahumara disent qu'en été le peyotl rend fou.

La cérémonie n'est pas publique, mais relativement secrète. On ne peut y assister qu'en y étant invité. Seuls les proches amis et la famille du "casero" (celui qui commande le rituel) sont présents et admis sur le lieu du culte. Le culte est rendu la nuit à ciel ouvert, dans un lieu choisi et préparé à cet effet. C'est le SI 'PAAME, le "Maître du Peyotl", qui célèbre le rituel. Une vache est tuée ou bien plusieurs chèvres. Du tesguino, des tortillas de maïs, des haricots rouges sont préparés en grande quantité pour nourrir tous les invités. En plus des quartiers de viande qui sont réservés au Si'paame, de l'argent lui est donné. Outre le fait que ces cérémonies aient fait l'objet d'une répression de la part de l'Eglise et du gouvernement, les dépenses qu'elles entraînent en ont réduit la fréquence.



# LE PIEGE DE "L'AIDE"



## L'"aide" gouvernementale

Il s'agit d'une aide ponctuelle dont la finalité est surtout politique et qui vise à maintenir au pouvoir les caciques petits et grands du PRI (Parti Révolutionnaire Institutionnel) en rassemblant des votes auprès des Indiens peu enclins à participer aux choses de la politique métisse nationale. On distribue à ces occasions "électorales" force engrais chimiques, outils agricoles, plus ou moins gratuitement.

En réalité, ces mannes providentielles sont aussitôt raflées par les métis qui développent autour un nouvel et fructueux commerce en revendant aux Indiens ces engrais qui leur étaient destinés au départ.

Outre l'escroquerie de ce commerce illégal, cette nouvelle technique de fertilisation déboucha souvent sur des dommages graves pour le paysan indien qui, faute d'avoir été bien conseillé, ne sut pas l'utiliser et se retrouve avec des terres brûlées par l'excès d'engrais.

## Détournements de fonds

On se sert aussi des Indiens pour obtenir des aides humanitaires internationales en accentuant outrageusement la misère dont ils sont victimes. Aides qui seront bien souvent détournées par les caciques du PRI ou leurs obligés.

En juillet 1986, par exemple, les quatre gouverneurs Tarahumara de Norogachi furent encouragés par le gouverneur de l'Etat de Chihuahua à diffuser dans les médias l'idée que les Tarahumara mouraient actuellement de faim. Le gouvernement de l'Etat fut réélu, mais les quatre gouverneurs Tarahumara furent aussitôt destitués lors d'une réunion dominicale pour n'avoir pas su sauvegarder la dignité et les valeurs traditionnelles de leur communauté et n'avoir pas redistribué l'argent et les cadeaux offerts par l'Etat. Quatre nouveaux gouverneurs furent élus.

## L'aide internationale

Outre cette aide gouvernementale, d'autres initiatives collectives et individuelles sont à l'œuvre régulièrement dans la Sierra. Souvent motivées par un sentiment de compassion un peu "misérabiliste" à l'égard de la condition des Indiens, ces aides aboutissent, par ignorance, à des actions ethnocidaires. C'est ainsi qu'on peut voir débarquer à l'époque de Pâques ou de Noël, quand tous les Tarahumara sont réunis au village,

des camions remplis de victuailles, lesquelles sont distribuées gratuitement aux Indiens uniquement. Ce qui ne manque pas d'exacerber les conflits de toujours entre Métis et Indiens. Les Tarahumara font la queue parfois toute une journée pour ne repartir qu'avec un maigre butin (1 kg de sucre, 2 litres de maïs, et des habits usagés) ou des denrées périmées du type des petits pots Gerber pour bébés et autres boîtes de conserves dont la date de péremption, souvent largement dépassée, est bien sûr illisible pour les Indiens, analphabètes pour la plupart. Les conséquences de telles aumônes sont parfaitement connues et très graves pour le devenir culturel des Tarahumara ici, des autres peuples indigènes ailleurs. Les esprits deviennent de plus en plus dépendants de ces distributions misérables. Des activités traditionnelles sont abandonnées : on ne tisse plus que très rarement (dans la Sierra) les belles et chaudes couvertures en laine, leur préférant celles en synthétique distribuées "gracieusement" par les Jésuites et les Américains; on délaisse de plus en plus les vêtements traditionnels pour les habits des blancs offerts par les blancs; attaquées par ces facilités gratuites les mœurs se délitent et c'est alors, lorsque le contrôle de la société traditionnelle s'est avachi, que surgit la véritable misère pour ceux qui se sont laissés séduire par les "mirages" de notre société d'abondance.

## La culture de plantes illicites

Récemment dans la Sierra des cultures illicites de plantes hallucinogènes, tel que le pavot et marijuana, destinées à alimenter le marché américain de la drogue, se sont développées donnant lieu à des manœuvres et des abus révoltants envers les Indiens.

Des métis ont loué certaines terres appartenant aux Indiens pour y cultiver ces plantes illégales. En cas de découverte de ces cultures par les autorités officielles, la loi se retourne contre les propriétaires de ces terres, en l'occurrence les Indiens. Ce sont eux qu'on accuse et qu'on emprisonne comme s'ils étaient les réels commanditaires et profiteurs de ces cultures, alors qu'ils n'ont pas les moyens financiers de payer la caution nécessaire à leur liberté. Voilà comment on détourne certains aspects de la loi, conçus par la législature pour s'attaquer à la "tête", du trafic, en appliquant sa lettre plutôt que son esprit. Laquelle application n'est pas toujours innocente.



# LES MOUVEMENTS INDIENS ET L'ETAT MEXICAIN



Comme l'immense majorité des autochtones actuels d'Amérique Latine, les Indiens du Mexique ont été soumis depuis bientôt 500 ans à la domination d'une autre société : espagnole et coloniale d'abord, puis métisse et nationaliste. Leur culture et leur organisation sociale en portent aujourd'hui la marque profonde. Si le colonialisme leur a permis de substituer comme groupe distinct, après l'hécatombe du 16ème siècle, le capitalisme national s'est employé, lui, à les assimiler. (BARRE, 1982, G.R.A.L.)

Mais les autochtones ont refusé de disparaître : on estime actuellement leur nombre à une trentaine de millions (BONFIL. BATALLA. 1981) soit environ 10% de la population totale de l'Amérique Latine.

Pour sa part, le Mexique comptait en 1980, 6.024.500 Indiens, si on ne tient compte que du facteur linguistique.

Ce qui frappe avant tout, quand on examine la distribution territoriale de la population autochtone au Mexique, c'est l'hétérogénéité. Hétérogénéité ethnique, puisqu'on dénombre près d'une quarantaine de groupes distincts.

L'analyse des statistiques ethniques montre que la population indigène connaît un accroissement rapide en nombres absolus depuis 30 ans, mais décline légèrement en proportion de l'ensemble (de 11 à 9% au niveau national).

## Désindianisation

Cependant, l'absence de territoires indiens bien délimités (notion inconnue au Mexique) ne fait qu'accroître la pression qui pèse sur les ethnies de faible population (moins de 1000 membres) de la part des agriculteurs et éleveurs métis des régions avoisinantes.

La tendance globale de la société mexicaine est à l'intensification rapide des contacts de tous ordres entre ses diverses composantes : l'économie monétaire a pénétré les communautés les plus reculées; le réseau routier atteint les massifs montagneux, zones de refuge traditionnelles des peuples indiens; l'école, la radio et même parfois la télévision sont une réalité quotidienne pour un nombre croissant d'autochtones.

On constate une tendance générale à un bilinguisme de plus en plus poussé. La proportion moyenne d'unilingues passant de 32 à 23% en 30 ans.

La société globale dispose aujourd'hui de moyens beaucoup plus nombreux et efficaces de pénétration dans les communautés indigènes depuis la scolarisation obligatoire en espagnol jusqu'aux médias électroniques. De sorte que les barrières traditionnelles à l'assimilation - le repli sur le village "derrière la colline" - représentent désormais de bien faibles obstacles face à un état fort et centralisé qui orchestre les diverses mesures d'intégration nationale, c'est-à-dire de désindianisation des autochtones.

L'Etat issu de la révolution mexicaine s'est doté d'une politique "indigéniste" c'est-à-dire d'un ensemble de mesures destinées à résoudre la "question indienne". Cette "solution", élaborée au fil des ans, allait dans le sens de l'intégration-assimilation des autochtones, seule voie pleinement satisfaisante pour un Etat capitaliste moderne.

L'Institut National Indigéniste (I.N.I.), créé en 1948 et dépendant, bien sûr, du Ministère de l'Education, se vit confier une mission explicite et qui n'a pas été modifiée malgré les changements de vocabulaire : "Notre problème indigène n'est pas de garder l'Indien Indien, ni d'indianiser le Mexique, mais de mexicaniser l'Indien" (paroles du Président CARDENAS au 1er Congrès indigéniste interaméricain, à Patzcuaro en 1940.



## La Confédération Nationale des Peuples Indigènes

La vague d'agitation qui parcourut les régions indiennes - comme l'ensemble du monde rural mexicain pendant les années 70 favorisa la mise sur pied de la Confédération Nationale des Peuples Indigènes pour représenter "tous les indigènes du pays". Avec des ramifications dans toutes les régions où œuvre l'agence officielle (l'I.N.I), elle devait aider à régler "de façon légale et pacifique" les nombreux problèmes auxquels les autochtones doivent faire face.

Si l'organisation a fait siennes des revendications des communautés, elle a dû accepter les limites rigides qu'impose le modèle corporatiste dominant, devant même s'affilier au P.R.I. à travers la centrale paysanne. Or ce modèle privilégie la négociation au sommet, à l'exclusion d'une mobilisation à la base.

Dans la Sierra, la présence d'un "Centro Coordinator" de l'I.N.I. a entraîné la mise sur pied d'un Conseil Suprême constitué de représentants autochtones (assujettis au

gouvernement, bien entendu). Inutile de dire que l'existence du CNPI (Confédération Nationale des Peuples Indigènes), tout comme celle des "Conseils Suprêmes" est ignorée de l'immense majorité des Indiens.

La plupart du temps, les revendications indiennes, lorsqu'elles s'expriment, doivent emprunter d'autres canaux : organisations paysannes, partis politiques, voire même l'église.

L'omni-présence de l'Etat-Parti mexicain (le P.R.I.) fait que les mouvements de revendication, qu'ils soient économiques, sociaux ou ethniques, débouchent tôt ou tard dans l'arène politique.

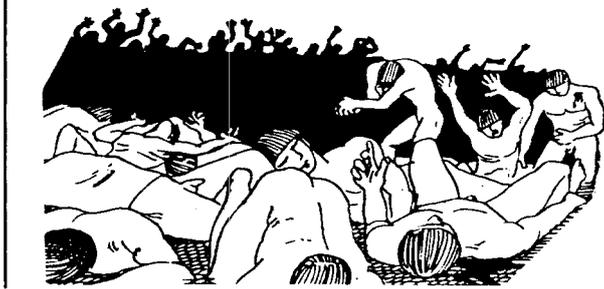
Néanmoins un phénomène nouveau est apparu, comme une vague de fond irréversible : une population autochtone en pleine croissance démographique prend peu à peu conscience de son existence en même temps que de sa force. Ses actions ponctuelles débouchent sur la réclamation d'un plus grand contrôle de ses conditions d'existence, de son environnement, de la transmission de ses cultures.



# LE GUATEMALA et "ses" Indiens (2)

Traduction de Christine ROSENGARD

(Complément à Nitassinan n°12/1987)



Superficie : 108 889 km<sup>2</sup> (ce qui correspond à la superficie de la Suisse, des Pays-Bas et de la Belgique réunis).

Population : 7,5 millions d'habitants, dont 70% de descendants Maya.

Agriculture : 2% des propriétaires terriens possèdent 63% des terres cultivables, cette terre qui fait défaut à plus de 400 000 familles. Environ 45% de la population n'a pas accès aux installations de première nécessité. Les plus riches représentent 5% de la population et perçoivent 59% du revenu national. 45% de la population active est sans travail ou sous-employée.

Santé : On compte un médecin pour 4 338 personnes. C'est sur la capitale que se concentrent médicaments et installations hospitalières. 35% des enfants meurent de maladies bénignes avant d'avoir 15 ans du fait de la malnutrition.

Education : Haut pourcentage d'analphabétisme, 80% en milieu rural.

Langue : 22 langues d'origine Maya, la langue officielle étant l'espagnol.

## UNE POLITIQUE, CELLE DE LA TERRE DEVASTÉE.

Entre 1944 et 1954, le Guatemala est l'une des nations les plus progressistes et démocratiques d'Amérique Latine. En 1952, le gouvernement décrète la réforme agraire, qui touche 800 000 ha de terres inutilisées et aux mains de la United Fruit Company. Cette décision est à l'origine de l'invasion du Guatemala par les forces américaines et la CIA, mettant ainsi un terme à la tradition démocratique du pays.

Depuis ce temps-là, les militaires ont main-mise sur le pouvoir, soit directement, soit par pressions, comme dans le cas du gouvernement actuel.

## Violence et répression

La répression et la violence sont monnaie courante pour les gouvernements des dix dernières années. Sous le gouvernement de Lucas Garcia (1978-1982), la répression atteint son paroxysme ; un putsch d'état place au pouvoir un général à la retraite, Efraim Rios Montt, qui développe une politique de la terre brûlée. Sur les hauts plateaux, plus de 100 peuples indigènes sont déportés, assassinés ou torturés.

Dans ce même contexte, l'armée construit des "villages modèles" sous contrôle des militaires et de "patrouilles d'auto-défense civile" (groupes para-militaires instaurant un climat d'espionnage et de délation) : dans ces villages, chaque individu contrôle sa propre famille, ses voisins et la communauté toute entière. Pour faciliter l'oeuvre de "protection" et de "contrôle" de l'armée, on crée des brigades de civiles volontaires ; celui qui ne désire pas y participer doit payer quelqu'un qui prend sa place - sous peine d'être considéré comme un "ennemi de l'armée, d'être persécuté, torturé ou assassiné.

## Retour à la démocratie

Depuis 1985 s'opère un processus de retour à la démocratisation du pays, processus cherchant en fait à améliorer l'image de marque du Guatemala et, avant tout, l'image de l'armée, responsable directe de milliers de disparitions, de tortures et d'assassinats.



## «L'Indien est une charge»

C'est alors que Rios Montt empêche toute tentative de démocratisation, et que naît une force d'opposition déclarée soutenue par l'Eglise catholique. A ce moment, le pays présente la physionomie suivante :

- Création de "villages modèles" (centres de concentration pour civils),
- 1,5 million de déportés à l'intérieur du pays ;
- 100 000 orphelins, 20 000 veuves ;
- 200 000 réfugiés politiques au Chiapas (province du Mexique ) et vers d'autres pays.

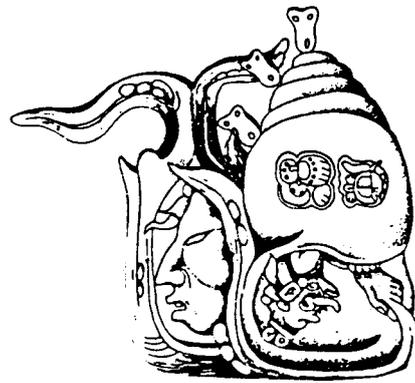
L'actuel président, Vinicio Cerezo Arevalo, est à la tête d'un gouvernement manipulé par l'armée et les classes riches du pays, elles-mêmes appuyées par l'impérialisme nord-américain. Le gouvernement ne prend pas en compte l'avis de la population, les réformes tant sociales qu'économiques. Seules l'armée et les couches aisées ont leur mot à dire. Dans ce type de schéma politique, il n'y a aucune place pour l'expression des droits des peuples amérindiens qui sont pourtant majoritaires dans le pays, aucune place non plus pour la tradition de Partage et de vie communautaire, ni pour l'existence en relation avec la nature (vision cosmique Maya).

"L'INDIEN EST UNE CHARGE, UN FREIN AU DEVELOPPEMENT DU PAYS. EN RAISON DE SON MODE DE VIE, DE SON INSUFFISANCE MENTALE L'INDIEN N'EST QUE LE TERREAU DES IDEES MARXISTES."

(citation extraite d'une interview à la télévision US du Gl Carlos Arana Oserio, président du Guatemala entre 1970 et 1974.)

En dépit de cette honteuse opinion, le Pape Jean-Paul II, en visite en 1983, déclara :

"Vous, les Indiens, vous êtes une culture bénie par Dieu."



## Le Projet Mayalan «Aide-toi toi-même»

La conférence épiscopale du Guatemala a estimé à 1,5 million le nombre de déportés durant l'année 1983. Afin de fortifier son identité culturelle, un groupe de Maya déportés crée en 1984 un comité de déportés du Guatemala, "Mayalan". Ce comité a pour charge d'organiser et de guider les déportés afin de ne plus être victime de l'armée ou des services secrets, tout en sachant toutefois qu'il n'y a aucune possibilité pour eux de retrouver leurs villages d'origine. de cette façon, les communautés cherchent différentes façons de survivre et de s'organiser. le comité opère clandestinement, car le droit à la vie, au Guatemala, est précaire -que ce soit pour les syndicalistes, les membres d'organisations populaires ou d'organisations pour les droits de l'homme.

## Racheter Notre Terre

"Nous donnons aux groupes déportés un soutien humanitaire, des aides alimentaires, des moyens de survivre quelle que soit l'appartenance ethnique, politique ou religieuse.

Cette aide consiste en vivres, loyers, médicaments, aides juridiques, prêts de terre, achat de graines, bourses d'études pour les orphelins et les adultes (études par correspondance).

Dernièrement, nous nous sommes organisés en groupes de déportés et de non-déportés, avec une organisation adaptée à chacun des groupes pour les plans de travail, l'auto-financement et la formation. Dans le cadre de celle-ci, nous avons donné des cours de santé, d'arti-

sanat et de réflexion sur notre culture. Notre première ambition est récupérer notre terre en la rachetant. Ainsi, nous pourrions avoir une base de négociation pour notre droit à l'indépendance économique et culturelle qui est l'un de nos plus importants objectifs politiques en tant que Maya -ce, pour notre descendance. Pour l'instant, le Comité travaille avec 40 villages dans le pays, avec la participation de différentes communautés ethniques indigènes : les Quiché, Cakchiquel, Tzutujil, Chontis, Mam, Pocomam et Kanjobal, qui se proposent d'être les promoteurs de notre culture dans leurs communautés et autres lieux de travail.

## Central, le Conseil Chombu

De plus, nous réalisons des contacts fréquents et directs avec nos frères Maya Tojolabal du sud-est du Chiapas qui aujourd'hui et demain joueront un rôle-clé pour notre libération.



Au total, le Comité s'occupe de 13 communautés de déportés avec un total de 1334 personnes -dont hommes, femmes, enfants et personnes âgées. Dans chaque communauté existent des structures internes qui permettent le lien entre la communauté et le comité. Ces liens permettent d'approfondir les connaissances en santé, artisanat et culture. De plus, ils permettent d'organiser et d'orienter ces communautés d'après les objectifs du Comité.

L'organisation centrale en est le Conseil Chombu, qui est constitué de 6 membres, 4 Kiché et 2 Mam.

Les décisions de ce Conseil sont prises par consensus général. Il se réunit deux fois par mois, sauf en cas d'urgence ou d'excès de travail.

Une autre structure s'occupe des liens entre les communautés et le Conseil, et d'autres communautés qui sont représentées à l'assemblée générale par un délégué pour chaque formation : santé, culture, artisanat...

L'assemblée se réunit en Juin et en décembre, et les décisions sont prises par vote nominal.

### MANIFESTE DU CONSEIL DES PEUPLES MAYA

"Nous, les descendants de la civilisation Maya, avons survécu à presque 500 ans d'injustice, de discrimination, d'exploitation, de persécution, de marginalisation et de colonialisme (...)

Rejetons la cérémonie officielle du "JOUR DE LA RACE" ! Rejetons les célébrations que les gouvernements d'Amérique et d'Europe sont en train d'organiser pour 1992, les "500 ans"!

Avec cynisme et hypocrisie, ils veulent célébrer notre tragédie pour tenter de cacher leur scélératesse. Le temps est venu de sortir de l'ignorance. Notre devoir est de reconnaître nos racines, récupérer notre identité, retrouver notre mémoire collective, vivre notre culture et récupérer nos droits. Nous appelons tous les Maya à se réunir le 12 octobre et à demander au Coeur de l'Univers, aux Esprits de nos Ancêtres brûlés vifs par les Espagnols qu'ils nous illuminent et nous aident à trouver notre véritable chemin, comme l'affirme la prophétie suivante :

Jamais on ne perdra, jamais on n'oubliera ce qu'ils ont ce qu'ils ont réussi à faire, ce qu'ils ont inscrit dans les peintures, leur renommée, leur histoire, leur souvenir ; toujours nous le garderons, nous, leurs enfants, nous le raconterons toujours à tous ceux qui vivront, à tous ceux qui viendront à naître. (Chronique Mexica'yotl, Traduction de Guilaine BOSSE )

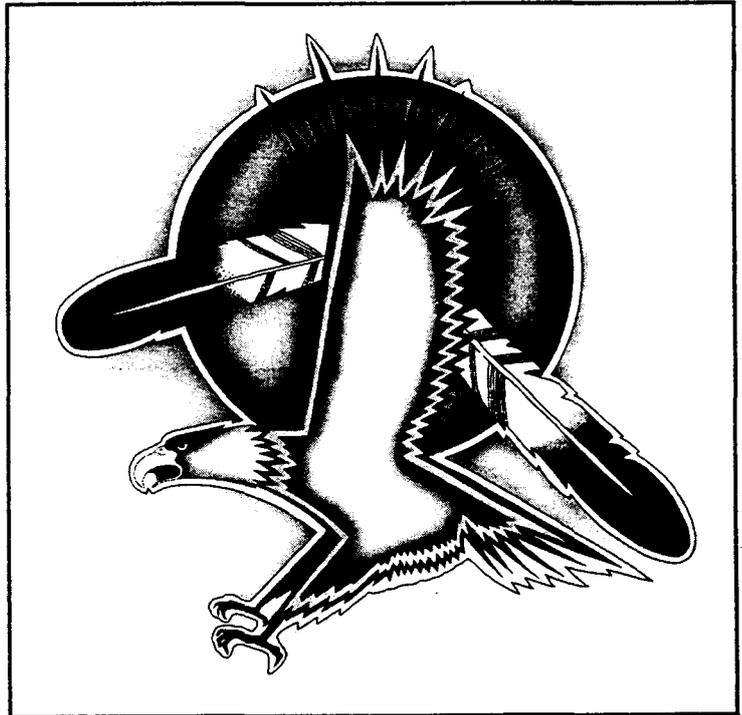
# LAKOTA SUMMER INSTITUTE

June 11 - June 29, 1990

PARTAGER NOS ENSEIGNEMENTS TRADITIONNELS ET NOTRE VIE COMMUNAUTAIRE

L'Institut d'Été Lakota du Collège Sinte Gleska vous invite à partager une saison avec le Peuple Lakota et sa culture. Ses sessions offrent une démarche unique, basée sur les connaissances des Natifs américains, sur leurs valeurs et leur spiritualité. Partage non conventionnel des valeurs traditionnelles. Tout petit Humain doit savoir entrer en relation avec la terre, le ciel et tous les Êtres Vivants ; ce qu'autrefois les Anciens transmettaient systématiquement, notre Institut le fait connaître.

En 1990, le séminaire va durer 3 semaines, centré sur la Musique, la "Médecine" et l'Art. On peut ne retenir que l'une des 3 semaines. Les activités proposées sont franchement intenses et diversifiées (lectures, travaux sur le terrain, interventions d'invités, activités communautaires, "sweat" etc.), mais, bien que rigoureux, le programme laisse au participant le temps d'étudier ou encore de lier amitié avec le Peuple Sicangu Lakota de la Réserve Indienne de Rosebud. Par-delà ces activités, il s'agit d'une tranche de vie communautaire, et, en tant que visiteur, vous vous sentirez, à travers les sourires timides des enfants ou les lents signes de tête des anciens, appartenir à cette communauté Peuple fier et conscient d'avoir beaucoup à donner, nous vous invitons à venir partager notre héritage qui est riche.



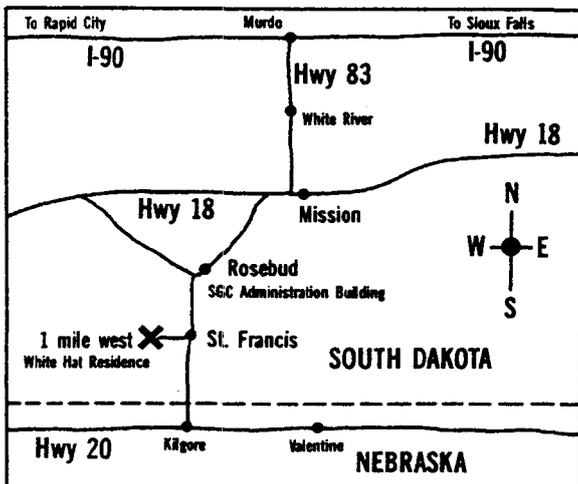
## SINTE GLESKA COLLEGE ROSEBUD SIOUX RESERVATION ROSEBUD, SOUTH DAKOTA

Tarifs: 200\$ pour une semaine, ou 550 pour les 3.

Hébergement : une participation de 3\$ par jour est requise ; on peut camper. (Les possibilités de motel (...)) sont à la charge du visiteur.

Transports : Les aéroports les plus importants se situent à Rapid City et à Sioux Falls. Une desserte par cars est envisageable, à condition d'avoir prévenu plusieurs jours à l'avance et coûte 30.00\$.

Païement à l'arrivée au plus tard.



For more information call or write:

Doris Leader Charge

Sinte Gleska College

P.O. Box 490

Rosebud, South Dakota 57570-0490

(605) 856-4463

# RUN FOR LAND AND LIFE

大地と生命のために走ろう アメリカ・レポート

COURSE POUR LA TERRE ET LA VIE

EUROPE 1990

Europe du 6 Août au 10 Octobre 1990

DE LONDRES A MOSCOU

"La spiritualité est à la base même de notre projet. C'est elle qui donne un sens à notre vie. Aussi loin qu'ils peuvent se souvenir, les Indiens ont toujours cru en le grand Cercle de l'Homme. Ce cercle est sacré. Toute vie est sacrée. Toute espèce vivante est sacrée, les hommes, les oiseaux, les arbres, les plantes, les poissons, les insectes sont sacrés. La terre elle-même, leur Mère, est sacrée.(...)"

"Nous avons couru à travers les déserts les plus chauds du monde, nous avons couru à travers les territoires gelés du Nord, sur les plus hautes cîmes des montagnes ; nous avons couru jour et nuit.(...)"

Dennis Banks (Peuple Chippewa)



Dennis Banks, co-fondateur de l'American Indian Movement, bien connu des comités de soutien qui, au début des années 80, ont fait circuler lettres et pétitions plaidant pour sa libération, a passé 4 jours à Paris vers le 10 février pour exposer le projet de cette course et trouver autour de lui le soutien nécessaire.

Cette course se donne pour objectif d'apporter un message de paix et de respect de la Terre. Courir pour porter un message est l'une des traditions indiennes bien attestées, d'une part, et, d'autre part, cette course s'est déjà courue de la Californie à Washington (1984) puis de New York à la Californie, et même au Japon, de Hiroshima à Horonobe (1988). Différentes nationalités se sont alors jointes aux coureurs. Dans les deux pays, l'écho fut grand et, au Japon, les étapes furent autant d'occasions d'échanges culturels (danses, chants, art...). Même si la nourriture y est chère, les coureurs ont toujours eu à boire, à manger et un toit.

Le Comité français "Course pour la Terre et la Vie - Europe 1990" invite toutes les organisations (O.N.G. de défense des Droits de l'Homme et des Peuples, groupes écologistes, pacifistes, non-violents, O.N.G. "tiers-mondistes", etc...), les professionnels de l'étude ou de la protection de la nature, et les individus sensibles à l'esprit de cette Course à se joindre à lui pour participer à la préparation et au déroulement du parcours en France : information, financement, transports, accueil, rencontres avec la population, manifestations culturelles, etc...

Ce sera aussi pour tous ceux qui y participeront l'occasion de voir et d'entendre des représentants d'une culture différente, et de pouvoir parler directement avec eux. Rien ne saurait remplacer cette expérience vivante pour tous ceux qui, jusqu'à maintenant, n'en avaient que l'image souvent déformée donnée par le cinéma.

## LISTE DES BESOINS POUR LA COURSE

### DANS CHAQUE VILLE ETAPE:

Nourriture (matin, midi et soir (80 personnes environ),  
Hébergement (Ecoles, universités, gymnase... avec douches et lavabos, sacs de couchage prévus),  
Salles pour les échanges culturels publics.

### SUR LA ROUTE:

Les véhicules indispensables sont : 2 cars, 2 minibus, 1 camion, 2 voitures et 2 motos.

AIDE FINANCIERE : Commande des 2 posters, ou présence aux journées de soutien à la Course -la 1<sup>o</sup> se déroulant le 7 AVRIL DE 20 à 24H à l'AGECA, 177 rue de CHARONNE (M<sup>o</sup> AL. DUMAS) PARIS 11<sup>o</sup>. Les chèques sont à libeller à COURSE POUR LA TERRE ET LA VIE, et à envoyer à COURSE POUR LA TERRE ET LA VIE c/o NITASSI-NAN BP 101 75623 PARIS CEDEX 13. La Galerie URUBAMBA est dépositaire de toutes les informations à venir, ainsi que des posters.



Dennis Banks à Paris, fév.90, (photo de Sylvain Duez)

Vous trouverez dans cette  
galerie, outre l'accueil  
chaleureux et compétent,  
les livres et les divers objets  
d'artisanat des trois  
amériques.

## GALERIE URUBAMBA

4, rue de la Bûcherie  
75005 Paris 43.54.08.24

Ceci n'est pas une "publicité", mais un hommage rendu à de longues années de sérieux et de compétence, une aide, peut-être, apportée au travail de Roberta Rivin ; c'est enfin une réponse claire à de très nombreuses demandes de lecteurs de province cherchant un moyen de se DOCUMENTER REELLEMENT sur les Peuples Amérindiens, leur histoire, leurs cultures et leurs revendications spécifiques. Nitassinan y a trouvé -ou commandé- des ouvrages dont nous n'aurions pu soupçonner l'existence. Roberta ne le démentira pas : nous sommes des habitués de son grand rayon livres.

URUBAMBA est aussi le siège de nos conférences de presse les plus importantes, et les représentants indiens connaissent bien l'endroit. C'est enfin, pour les adeptes des techniques indiennes traditionnelles, l'endroit où trouver de BONS matériaux -ainsi que des cassettes, des cartes, des posters, des revues "de là-bas"...

Un échantillon ?

### LIVRES SUR LES KUNA:

KUNA WAYS OF SPEAKING -An Ethnographic Perspective (Sherzer).

MOLA DESIGNS (Shaffer) / L'AMERIQUE CENTRALE, Spahni / MOLAS, FOLK ART OF THE CUNA INDIANS (Parker & Neal) /

### SUR LES TARAHUMARA :

LES TARAHUMARA AU PRESENT ET AU PASSE (Claus Deimel) / MEXIQUE OU PAYS TARAHUMARA (F.Giard) / LES TARAHUMARA (A.Artaud) / TARAHUMARA, WERE NIGHT IS THE DAY OF THE MOON -anglais-(Fontana & Schaeffer) / RARAMURI, A TARAHUMARA COLONIAL CHRONICLE 1607-1791 (Sheridan & Taylor)

SUR LES SIOUX (en français) : DE MEMOIRE INDIENNE (Ushte) / RITES SECRETS DES INDIENS SIOUX (Sapa) / ELAN NOIR PARLE (Neihardt) / NENUPHAR (Delloria) / WHITE BIRD, UN JEUNE SIOUX D'AUJOURD'HUI (anglais) : THE SIOUX OF ROSEBUD, PICTURES (Hamilton) / RED CLOUD'S FOLK, History of the Oglala Sioux Indians (Hyde) / CRAZY HORSE (Sandoz) / SACRED LANGUAGE (Powers) / THE GHOST DANCE RELIGION AND THE SIOUX OUTBREAK OF 1890 (Mooney) / YUWIPI, VISION & EXPERIENCE IN OGLALA RITUAL (Powers)...

PARLER SIOUX ? A GRAMMAR OF LAKOTA & ACCOMPANYING CASSETTE (260 F) of Sinte Gleska College. / EVERY DAY LAKOTA-AN ENGLISH-SIOUX DICTIONARY FOR BEGINNERS (122 p) / LAKOTA-ENGLISH DICTIONARY (BUECHEL, 851 p)



Avec ou sans subvention,

**Amérindiens, Humanistes, Militants, nous vous  
retrouverons le 13 octobre 1990 à Paris**

L'adresse de la JOURNEE ANNUELLE DE SOLIDARITE  
AVEC LES PEUPLES INDIENS sera communiquée dans  
NITASSINAN N°23.

**SOS GUYANE INDIENNE**  
**Nous devons éditer au plus vite**  
**un rapport significatif**

La situation est devenue désespérée en Guyane "française". Les abonnés à NITASSINAN MENSUEL ont pu y trouver des éléments d'information alarmants quant aux menaces qui pèsent sur les Indiens de l'Intérieur, et savent que le Parlement Européen, informé par S. FERNEX et D. PIERMONT, écologistes, s'en émeut. La décentralisation n'a fait que livrer davantage encore cette région riche d'Humanité aux gros intérêts financiers et touristiques. Eric NAVET, Chercheur à Strasbourg nous a proposé un excellent dossier qui peut encore ouvrir les yeux des dirigeants. Aidez-nous à publier IKE MUN ANAM (Octobre 90), souscrivez-y pour 60F.

**POUR SOUTENIR LA COURSE,**  
**2 posters**

N°1 à partir de 60F (N et B), disponible. N°2 (couleur, grd format), 80F, à paraître fin avril. Les chèques à: Course pour la Terre et la Vie/Nitass.



**abonnement**



**commande**

NOM-Prénom:..... RUE:.....

VILLE:..... CODE POSTAL:.....

-S'abonne à "Nitassinan" pour les 4 numéros suivants: n°..., n°...,

-Abonnement ordinaire: 100F n°..., n°....

de soutien: à partir de 150F

Etranger: 150F

-Participe à la diffusion en commandant ... exemplaires (25F pièce à partir de 5 exemplaires et 22F à partir de 10 exemplaires).

-Ci-joint: un chèque de ...F (libellé à l'ordre de CSIA et envoyé à NITASSINAN - CSIA - BP101 75623 PARIS CEDEX 13.)

# LES SUPPLEMENTS A NITASSINAN

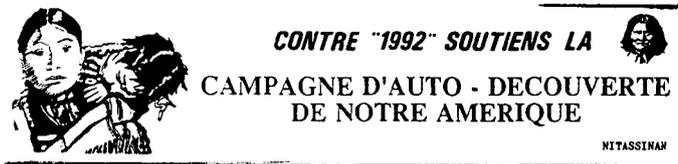
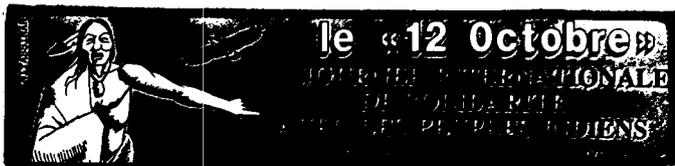
N°1: "LE POUVOIR DES OMBRES", Discours de Seattle(60F)-N°2:"KAERI-KAERI", GWADLOUP(30F)  
N°3:"Défense des Peuples YANOMAMI et ANTRO-ASHANINKA (20F)- 4°: "SOS CREE du LUBICON,  
dossier qui tarde car à compléter;merci.

4 POSTERS et

Série de 10 cartes (aquarelles Bodmer) à 50F

ET, NOUVEAU, à 50F les 7, ou 40F les 5, descriptif sur demande, nous vous proposons:

## 7 AUTO-COLLANTS NITASSINAN



## BULLETIN MENSUEL NITASSINAN

Pour un MAXIMUM D'INFORMATIONS DIFFUSEES RAPIDEMENT et pour MULTIPLIER LES ACTIONS DE SOUTIEN.

Nous poursuivons parallèlement l'édition des dossiers trimestriels, afin que "LES INDIENS" ne se résument plus, dans les esprits, à UNE PLUME, et que les Identités et les Problèmes Spécifiques soient de mieux en mieux connus.CONTRE ABT DE SOUTIEN ou seul, pour 50 F (1an) à CSIA.

## Pour aider directement le Peuple Wayana, COMMANDEZ-LUI SES PEIGNES TRADITIONNELS

TOUS RENSEIGNEMENTS : André COGNAT Antecume Pata 97370 MARIPASOULA - Guyane "Fr."

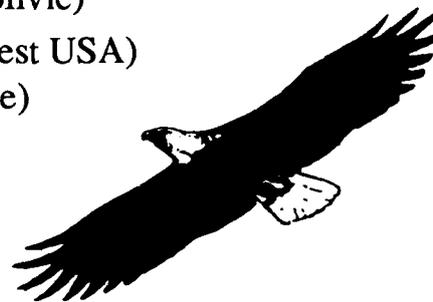
# DEJA PARUS

**EPUISES** disponibles en *DUPLICATA* photocopié - dos collé, aux tarifs habituels

- |                                |                   |
|--------------------------------|-------------------|
| N° 1 : CANADA - USA            | (général)         |
| N° 2 : INNU, NOTRE PEUPLE      | (Labrador)        |
| N° 3 : APACHE - HOPI - NAVAJO  | (Sud-Ouest USA)   |
| N° 4 : INDIENS "FRANCAIS"      | (Nord Amazonie)   |
| N° 5 : IROQUOIS - 6 NATIONS    | (Nord-Est USA)    |
| N° 6 : SIOUX-LAKOTA            | (Sud-Dakota, USA) |
| N° 7 : AYMARA - QUECHUA        | (Pérou-Bolivie)   |
| N° 8 : PEUPLES DU TOTEM        | (Nord-Ouest USA)  |
| N° 9 : L'AMAZONIE EST INDIENNE | (Amazonie)        |

NB: NOS DOSSIERS 10/11 ET 12 SERONT EPUISES

D'ICI JUIN 90.



## **DISPONIBLES**

- |   |                                 |
|---|---------------------------------|
| N° 10/11 : Spécial : PEUPLES INDIENS<br>DU GRAND NORD | (Inuit, Dene, Cree et<br>Innu ) |
| N° 12 : MAYA et MISKITO                               | (Guatemala, Nicaragua)          |
| N° 13 : CHEYENNE                                      |                                 |
| N° 14 : APACHE  |                                 |
| N° 15 : MAPUCHE                                       | (Chili)                         |
| N° 16/17: FEMMES INDIENNES                            | (Am. du Nord)                   |
| N° 18 : COLOMBIE INDIENNE                             |                                 |
| N° 19 : LA NATION SHOSHONE                            | (U.S.A)                         |
| N° 20/21: CHEROKEE                                    | (Sud-Est U.S.A)                 |



## **PROCHAINS DOSSIERS**

- |                         |                   |
|-------------------------|-------------------|
| N° 23 : LE PEUPLE HURON | (Nord-est Canada) |
|-------------------------|-------------------|

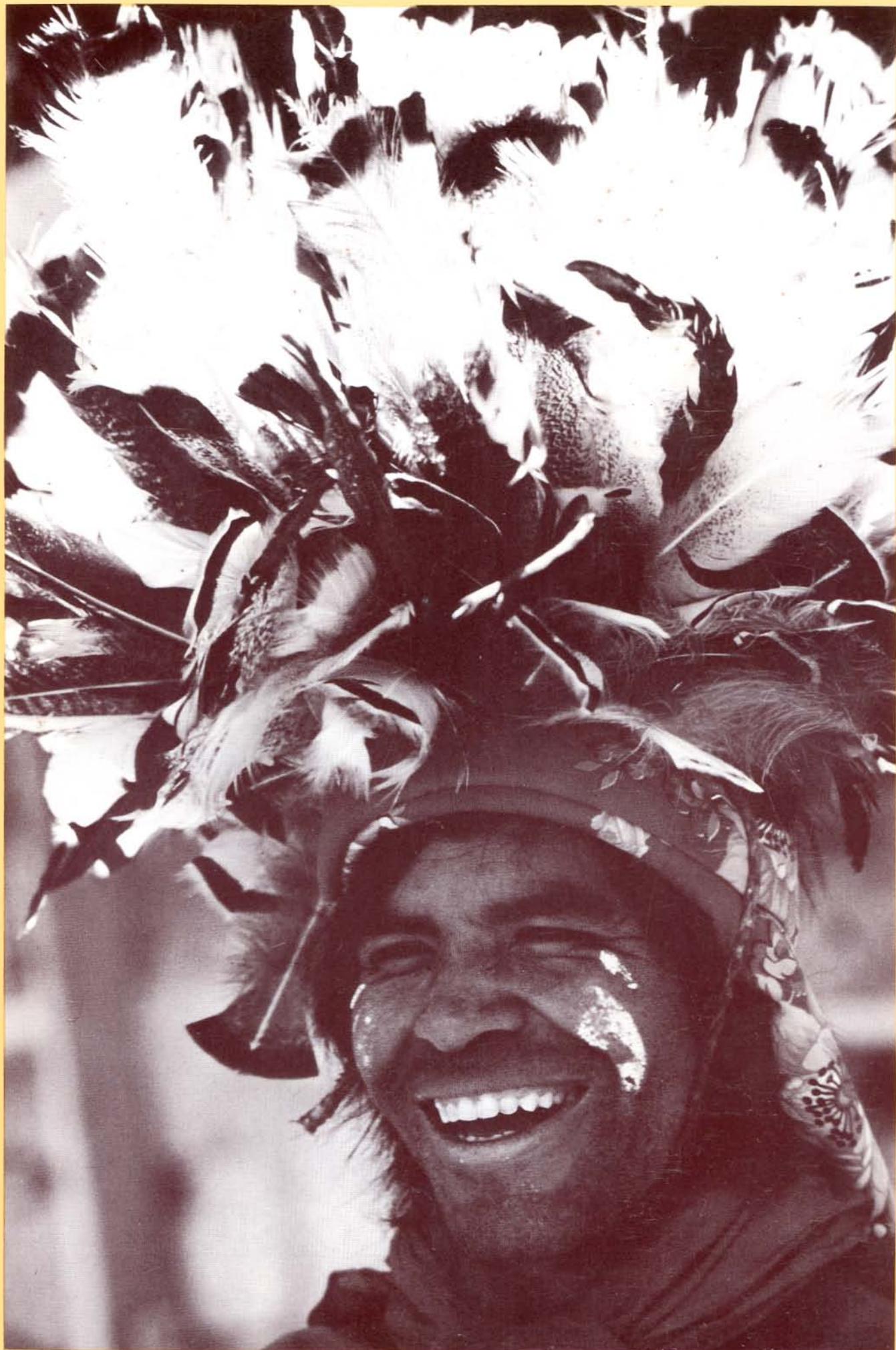


photo: Claude PÉDAILLES